



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG VB  
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Téléphone 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

BDIC

# A BATONS ROMPUS

Au nom de mes collègues de la rédaction du Lien je viens te présenter, cher ami lecteur, les vœux traditionnels pour 1982.

Le temps apporte à chacun son tribut de peines et de deuils, aussi je voudrais que cette année nouvelle t'apporte santé, bonheur et prospérité ainsi qu'à toute ta famille.

Je souhaite que vous tous, vous puissiez profiter longtemps, très longtemps encore de votre retraite, en pleine possession de vos moyens. Nous avons connu la pire détresse qu'un homme se soit vu infliger au cours de sa jeunesse ; maintenant que nous sommes tous à la retraite, que la joie demeure.

Au seuil de cette année nouvelle ayons une pensée émue pour nos camarades disparus. Ils étaient tous si chers à notre amitié. Ils faisaient partie de notre grande famille. Ils y sont encore par le souvenir. La route de l'Amicale, pendant 37 ans, (nous fêterons le 28 mars prochain le 37<sup>e</sup> anniversaire de notre groupement) a été parsemée de pierres tombales. Ils étaient, ces amis disparus, les meilleurs soutiens de notre Amicale et de fidèles lecteurs du Lien. Pensons à eux, à l'aube de l'an 1982.

A nos fidèles lectrices, aux veuves de nos camarades décédés, nous adressons nos vœux les plus ardents de santé ainsi que notre fraternelle sympathie. Elles ont perdu leur compagnon ; elles restent fragiles dans leur solitude. Qu'elles soient les bienvenues au sein de notre grande famille. Ne les oublions pas.

L'Amicale se porte bien. C'est ce qui ressort d'un contrôle de fin d'année. Un exemple : en 1971 nous comptons 1261 cotisants — en 1981 nous atteignons 1965 cotisants — soit un gain effectif de SEPT-CENT-QUATRE nouveaux membres. N'est-ce pas formidable TRENTE-SEPT ans après ?

Il faut dire que ce magnifique résultat est en partie l'œuvre des animateurs des Amicales de Kommandos. La plupart furent des anciens Hommes de Confiance qui dès la libération s'ingénierent à rassembler leurs anciens compagnons de Kommandos. Aussi « Le Lien » est-il heureux de les saluer pour leur admirable travail d'entraide. A nos animateurs des Amicales de kdos : Ulm, Schramberg, Le Waldho, le 604, le 605, Balingen, etc., nous adressons tous nos meilleurs vœux de santé et de prospérité.

Dans le numéro 365 du Lien, notre ami Robert VERBA, du Comité Directeur, lançait un concours d'histoires P.G. Le résultat a nettement dépassé ses espérances. Il est incontestable que le P.G. est un adorable conteur. Et ce qu'il y a de merveilleux c'est que toutes les histoires sont VRAIES... On retrouve dans toutes les histoires publiées tout ce que le gars P.G. a connu, a vu, a subi, durant sa captivité. Parfois l'histoire était bien longue à raconter ; elle dépassait le format autorisé mais nous n'avions pas le courage d'élaguer un récit si bien tourné et elle recevait quand même son visa de publication. Nos lecteurs nous ont fait part de leur satisfaction de lire de tels récits et les plus courts n'étaient pas dénués d'humour. Je suis certain qu'il y a encore de nombreux récits qui nous demandent qu'à voir le jour. Continuez, chers amis lecteurs, à nous envoyer des récits de captivité. Les bons... et les mauvais souvenirs vous reviennent en mémoire dans votre paisible retraite. Le grand écri-

vain Georges Courteline disait, en parlant des souvenirs : « Mauvais souvenirs ! Soyez pourtant les bienvenus, vous êtes ma jeunesse lointaine ».

Le jury se réunira au début de mars pour désigner les lauréats. Mais le choix sera très difficile, car il y a de talentueux concurrents !

« Ah ! Les jolies vacances que vous avez passées en Allemagne de juin 40 à mai 45 ! » Vous avez entendu, chers amis, à votre retour, cette antienne, lancée par des personnes fort bien intentionnées à votre endroit. Car eux, n'est-ce pas, avaient été fort malheureux, chez eux, sous l'occupation. Mais nous, nous menions en Allemagne une vie dorée... La preuve :

Savez-vous combien il est tombé de tonnes de bombes sur la ville de Hambourg pendant les bombardements de la nuit du 23 au 24 juillet 1943 ? DEUX MILLE !

Savez-vous combien il y eut de victimes parmi les civils — prisonniers compris — par les bombardements du 23 juillet 1943 au 3 août 1943 ? SOIXANTE-DIX-MILLE !

Combien d'avions participaient à chaque raid ? 722 BOMBARDIERS.

Ah ! Les jolies vacances que les gars des X-ABC passaient dans la ville de Hambourg ! Et je ne parle pas de Brême... !

Le dimanche 28 mars 1982 il y a l'Assemblée Générale de notre Amicale à La Chesnaie du Roy. Vous y serez tous fidèles au rendez-vous que nous propose le Comité Directeur. Venez nombreux soutenir son action. Qu'il n'ait pas l'impression qu'il est seul à lutter pour maintenir l'Amicale à son plus haut niveau. Inscrivez-vous donc avec votre famille. Nous avons essayé de maintenir le prix du banquet malgré les augmentations du coût de la vie, sans pour cela rectifier le menu.

Une année de plus vient de tomber sur nos épaules. Profitons, pendant qu'il en est encore temps, de cette réunion amicale, pour retrouver des copains de captivité et passer une journée entière avec eux. Vous savez que le banquet se fera par tables de 12 convives. En vous inscrivant dites-nous avec qui vous voulez être attablés afin d'éviter les malentendus.

Un conseil : en vous inscrivant adressez-vous par chèque le montant de votre inscription ; vous éviterez les attentes fastidieuses à l'entrée de la salle.

Un bel établissement, une salle splendide, un orchestre de talent... De quoi passer, dans l'amitié retrouvée, un dimanche merveilleux.

Avant de terminer, cher ami lecteur, je te demande de m'accorder un instant pour me permettre d'adresser à mes chers amis du Waldho, avec lesquels j'ai passé trois longues années, mes vœux les plus ardents de Paix, de Santé et de Bonheur pour l'an 1982. Je les prie instamment de s'inscrire nombreux pour le 28 mars prochain, afin que nous retrouvions tous ensemble cette amitié qui faisait notre force au Waldho.

Bonne année à tous !

Henri PERRON.

## A l'Ami Charamel Il n'est jamais trop tard

Rue de Londres, 46 : derrière l'immense quadrilatère de la gare Saint-Lazare, dans ce quartier de Paris que l'architecture du Préfet Haussmann a si bien marqué de son sceau, un immeuble de pierre noircie abrite le siège de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre.

Franchi le haut portail de bois, à main droite, un escalier aux marches usées par les pas innombrables qui l'empruntent depuis des lustres conduit aux étages. Une pâle lumière l'éclaire chichement et, sur les murs, la tapisserie pend en lambeaux. L'usage du temps sur toute chose. Une réfection intelligente, mais à coup sûr onéreuse, aurait tôt fait de rendre à cette demeure le caractère confortable qui a dû être le sien autrefois...

Au deuxième étage, j'ai poussé la porte « U.N.A.C. ». C'était, l'autre semaine, la première fois. Et ma curiosité

timide était grande, à la mesure de mon retard puisque, parisien depuis 1945, ma relation avec l'Amicale se limitait au paiement régulier de la cotisation, à de très rares visites rue de la Chaussée d'Antin, jadis, et à une collaboration épisodique au Lien, par voie postale, ce qui est peu, j'en conviens. Mais je crois m'être expliqué là-dessus, il y a quelque temps : je ne m'excusais ni me glorifiais d'une attitude qui correspondait à mon sentiment le plus intime. Les choses de la vie étant ce qu'elles sont, nous privent du répit que nous souhaiterions avoir pour porter toujours nos regards au-delà du premier cercle.

J'ai donc poussé la porte : de part et d'autre d'un couloir central éclairé au néon, des bureaux aux portes vitrées ou de bois plein sont affectés aux différentes amicales. Dans un espace restreint, toute la captivité est là au grand complet. Une aventure qui avait eu pour théâtre une bonne part du territoire guerrier du III<sup>e</sup> Reich a ainsi rassemblé, sur quelques dizaines de mètres carrés parisiens, son histoire et sa mémoire. Si l'on pense un instant au poids, à l'étendue, au tragique de cette

(Suite page 2)

Retenez bien  
cette date



Dimanche  
28  
Mars  
1982

## Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vincennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.  
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 26 Mars 1982.

Nous faisons un appel particulier à nos camarades pour qu'ils fassent acte de candidature, surtout ceux de la région parisienne, car le travail ne manque pas au bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 29 Mars 1981.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Nomination des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Divers.

Au cas où le quorum ne serait pas atteint, une assemblée générale extraordinaire sera convoquée le même jour, immédiatement après l'assemblée générale.

A 13 heures

A LA CHESNAIE DU ROY

Après les délibérations de l'Assemblée Générale :

BANQUET  
DU  
TRENTE-SEPTIEME ANNIVERSAIRE

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale. Clôture des inscriptions : 26 Mars 1982.

Prix du repas 145 F tout compris

(Par suite d'une erreur d'impression sur Le Lien de décembre 1981 le prix du repas était porté à 140 F. C'est bien 145 F qu'il faut lire. Que nos amis nous excusent).

A partir de 16 heures :

MATINEE DANSANTE ET RECREATIVE  
avec Grand Orchestre

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles sont cordialement invités.

Entrée Gratuite

UN MESSAGE DE JEANNE STORCK

« Chers Amis,

Je vous écris sous la dictée d'Henri qui ne peut le faire lui-même. Il vous demande de passer un communiqué pour remercier les nombreux camarades qui lui rendent visite, qui écrivent, ou qui téléphonent.

Son état n'est pas brillant, je vous tiendrai au courant.

Tous les deux nous vous présentons nos meilleurs vœux pour 1982 ».

Le Comité Directeur adresse à nos sympathiques amis STORCK, Jeanne et Henri, ses vœux de santé, de bonheur, et de paix. A Henri, notre brave légionnaire, et si diligent camarade, nous souhaitons une rapide guérison.



## A l'Ami Charamel (suite)

histoire, il est bien qu'entre ces murs le souvenir soit gardé, précisé et défendu jusques au plus loin du temps possible.

Un instant arrêté, j'ai frappé au V.B.-X.A, B, C espérant, qui sait, un « tire la chevillette, la bobinette cherra » que je n'ai pas ouï. Et d'un coup d'un seul, je me suis trouvé dans un modeste bureau où trois inconnus travaillaient. Est-ce la chevelure blanche de l'un, l'application archaïque de l'autre et l'air penché, mais studieux du troisième, je me suis senti chez moi. C'était comme si je connaissais ce bureau de tout temps. Le contact a été immédiat et d'un naturel à faire pâlir d'envie les spécialistes de la communication interpersonnelle dont on s'accorde à dire, ici et là, qu'elle manque cruellement aux sociétés modernes.

Dans Le Lien n° 355, Lucien PLANQUE avait fort bien présenté l'équipe administrative de l'Amicale. Mes trois inconnus du jour étaient du nombre : PERRON, PETERSEN, BROT. D'avoir partagé un jour le même destin a suffi à nous reconnaître, plus que l'identité dévoilée de l'un et des autres. Comme une aura de sensibilité particulière...

Mais quelque chose d'autre me tenait à cœur en venant là. Depuis des années, des mois surtout, je m'exprime librement dans les pages de ce journal sans connaître le moins du monde le responsable qui me fait si ouvertement confiance.

Il importait de remédier à cette « anomalie ». Certes, je n'espérais pas trouver un de ces « boss » de presse — Le Lien est un modeste canard — pestant après ses pigistes pour leur « papier » mal ficelé, trop long, trop court, en retard pour la composition, etc... Non, non, avec PERRON, rien de tout ça ! De l'huile... Quand vous irez à votre tour le voir, mes camarades, tirez délicatement de votre attaché-case votre dernière œuvre, qui vous a tant coûté, et déposez-la sans crainte sur son bureau. Car « faire » ce Lien que vous appréciez si fort, à en croire vos lettres, le concevoir, le rédiger, l'expédier chaque mois — entre tiret, le remarquable travail de l'imprimeur — n'est pas une mince affaire, tant elle requiert de labeur, d'imagination, de décision et de responsabilité. Pour son Directeur, toutes les bonnes volontés de rédaction sont les bienvenues.

Mais le journal n'est pas tout : on ne dira jamais assez ce que la conduite d'une organisation amicaliste, par ses aspects multiformes, exige de ténacité, d'intelligence et de sacrifice. Ces petites cellules de travail que sont les bureaux de l'U.N.A.C., bien qu'animées par des plus de vingt ans à la barbe fleurie, sont pleines de vie, de bonne humeur et de compréhension réciproques. Fréquentes à cet âge, la maladie et la mort, seules, viennent en troubler la sérénité. On aimerait trouver partout autant de détermination et de sérieux. Tournées vers le passé sans doute, mais attentives au présent des personnes en charge et à l'évolution du monde, elles apportent leur contribution à la connaissance de l'histoire d'hier sans se désintéresser pour autant de celle qui s'écrit sous nos yeux.

\*\*\*

Refrain : « Quand un gendarme rencontre un autre gendarme, qu'est-ce qu'ils se racontent?... Et bien, les rendez-vous rue de Londres, prolongés agréablement « à l'extérieur » le premier jeudi du mois, n'échappent pas à la règle. C'est un véritable feu d'artifice de souvenirs, d'anecdotes qui fuse lorsque ces anciens captifs se retrouvent entre eux. Le temps écoulé n'y peut rien, tout au plus justifie-t-il, dans les propos des uns et des autres, le léger décalage entre le vécu et le rendu d'une mémoire restituee avec entrain. Curieusement, les absents empêchés ou... perdus de vue, participent à l'échange, le valorisent en lui donnant toute sa dimension. Preuve que l'Amicale réelle, loin du recensement d'un fichier, est constituée d'une communauté immatérielle d'êtres que le souvenir suffit à rendre présents.

La solidarité vraie trouve souvent son origine dans le tragique de l'histoire et le malheur des hommes, nos amicales en sont l'exemple. L'évocation de ces temps ne requiert nullement de se couvrir la tête de cendre, la sérénité et la joie conviennent mieux.

\*\*\*

A la recherche d'un indéfini qui m'obsède et parce qu'il n'est jamais tard pour persévérer, je reviendrai 46 rue de Londres : les intermittences du cœur s'achèvent...

J. TERRABELLA.  
12 205 V.B.

## MESSAGE DU GÉNÉRAL BRUNET

Président des Anciens Déportés  
de NEUENGAMME

Je serais peut-être un intrus dans votre Amicale puisque mon « indicatif » n'est pas « P.G. » mais « K.Z »... mais nous avons en commun le sigle « Sandbostel X.B » puisque je suis l'un des rescapés de ceux que le camp de concentration de Neuengamme avait envoyé crever à vos côtés au moment où ils ne savaient plus quoi faire de nous en raison de la rupture des communications ferrées et routières dans l'Apocalypse que les SS connurent lors de la débâcle nazie finale.

Je suis donc resté dans les barbelés du « Marlage », en face de vous, du vendredi 13 avril 1945 (premier convoi à l'arrivée) au 5 mai (premier convoi évacué Dieu sait où, en raison de mon amnésie typhique dont je ne suis sorti que le 17 mai dans un hôpital de campagne anglais...)

C'est par STOCK que j'ai connu votre Amicale, puis DUCLOUX, qui a eu la grande gentillesse de m'abonner au Lien. C'est donc de grand cœur que je renouvelle mon abonnement, en vous assurant de mes sentiments très cordiaux, avec l'espoir de pouvoir me joindre à votre Assemblée fin mars 1982 pour y retrouver quelques uns de mes « Sauveteurs » de Sandbostel.

Bien fidèlement,

Général Pierre BRUNET.

N.D.L.R. - C'est un grand honneur que nous fait le Général Pierre BRUNET en venant assister à nos débats. Les Anciens de Sandbostel, qui ont avec les anciens déportés de Neuengamme, tant de points affectifs, sauront accueillir le Général Pierre BRUNET comme il le mérite, c'est-à-dire comme un des leurs.

## Une femme d'Ancien P. G. répond à M. Rose pour « problème méconnu »

« J'ai lu et relu « Problème méconnu » et, en tant que femme de prisonnier m'étant à l'époque beaucoup intéressée à leurs problèmes, je ne peux pas laisser cet article sans une mise au point.

Des épouses volages qui sont parties en dilapidant les biens ou en abandonnant les enfants il y en a eu, j'en suis certaine, mais je crois que ce n'est pas spécial à cette période, en tout cas rassurez-vous je ne me ferai pas leur avocate.

Mais avez-vous pensé aussi qu'il y a des couples qui se sont dissociés au retour, tout simplement parce que, pour un homme, il a été difficile d'admettre que la femme ayant mené la barque contre vents et marées pendant 5 ans ne soit pas décidée à lâcher les avirons ?

Celle-là pendant 5 années a expédié les colis, souvent prélevés sur ses maigres rations, et élevé les gosses. Certaines ont « donné des coups de canif au contrat », mais la réciproque n'existait-elle pas ? Évidemment aucun P. G. n'a couché avec sa patronne ou autre gretchen, avec la petite bonne polonaise, russe ou croate...

Dans un centre d'accueil, en avril 1945, un P.G. rapatrié m'a confié : « J'ai donné mon alliance

à ma patronne, pour se faire mettre une dent en or. Je lui ai alors conseillé de faire un pieux mensonge et de mettre ça sur le dos des allemands, je pense que cela pourrait arranger les choses dans son ménage.

Alors, ne pensez-vous pas que certaines femmes même divorcées, auraient droit à cette part de retraite ?

J'avais en 1976 abordé le sujet des retraites des femmes de P. G., vous aviez bien voulu venir en faire l'écho, et aviez même qualifié cette initiative, je vous cite, de « fameuse » mais je n'ai jamais entendu effleurer ce sujet dans aucun congrès de A. G. Je pense donc que les années pendant lesquelles nous avons travaillé pour faire « bouillir la marmite », pourraient compter double dans le calcul de nos retraites, comme aux militaires de carrière. Si vous vouliez nous y aider ».

Y. GRANIER.

N.D.L.R. - Cela m'eut étonné si une épouse de P. G. n'avait pas relevé le gant. Connaissant personnellement l'auteur de la réponse à l'article de notre Secrétaire Général j'en suis encore moins étonné. Je laisse à l'ami Maurice le soin de répondre à notre Yvonne. Je dirai seulement que dans le cas qui nous occupe, le P. G. est rentré au foyer tandis que la femme l'a quitté. Nuances comme dira Jules...

## LA DROLE DE GUERRE OU L'INEVITABLE CAPTIVITE

Répondant à l'ordre de mobilisation, comme l'avaient fait avant moi mon grand-père et mon père, je me rendis au lieu indiqué sur mon fascicule n° 3, le 24-9-38, où je fus incorporé au 45° R. I.

Ancien musicien du 21° R. I. pendant la première occupation à Mayence, ayant de ce fait vocation de brancardier de campagne, je fus utilisé, ainsi que tous les camarades anciens musiciens, à la réquisition des chevaux. La plupart d'entre nous n'en avaient jamais approché de si près.

J'étais quand même tout étonné que, 48 heures après, la colonne kaki (nous étions tous habillés, sauf peut-être les trop grands ou trop gros) s'ébranle, à pied évidemment, en direction de la frontière, suivie de tout le train des équipages (quelques fourragères, la voiture du laitier, etc.)

Les accords de Munich, qu'on qualifiera comme on voudra, arrêteront notre élan. La Tchécoslovaquie était sacrifiée, mais la population fêta l'événement comme une victoire.

Le 25 août 1939, on remet ça évidemment. Obéissant à de nouvelles affiches, je me retrouve troisième pourvoyeur de fusil-mitrailleur au 348° R. I., qui, avec le 91° et le 29° formait la division d'élite des Ardennes, avec insigne le sanglier. Equipés, nous reprenons, toujours à pied, le chemin de la frontière, belge cette fois, dans la « pointe » de Givet.

C'est le moment où la presse, à l'arrière, titrait en gros caractères que la ligne Maginot, qui est toujours intacte, avait été prolongée jusqu'à la Mer du Nord. J'ai été amené à voir, quand j'étais petit garçon, près de Saint-Quentin, les « cagnas » que faisaient nos anciens, avec leurs outils portatifs, et quelque fois l'aide du génie ; de véritables abris souterrains, étayés par les « bois de tranchées ». Aussi, fus-je bien étonné quand je longeais ces petits trous couverts de rondins, en marches forcées avec le fusil et tout le barda.

A l'arrivée à notre point du territoire, à défendre coûte que coûte, Fépin exactement, le capitaine désigne les positions et attributions de chacun. Il désigne entr'autres un planton cycliste, qui, bien sûr, était le seul à ne pas savoir monter à bicyclette. Qu'à cela ne tienne, la décision étant irrévocable en temps de guerre, ses camarades apprirent le soir même au planton à se tenir à vélo.

J'étais postier, et le sergent-chef qui commandait la section de commandement, conseilla au capitaine, pour éviter d'autres « ennuis », de me désigner pour enseigner le morse aux télégraphistes, avec les bras et les petits drapeaux. Que c'était mignon ! Puis on m'installa à la cabine télépho-

nique, au bureau de tabac, qui devenait le centre de la compagnie.

Un matin, un lieutenant me demande de signaler au capitaine, que l'abri B 14, du secteur où étaient installés ses hommes, s'était effondré à la suite des pluies torrentielles de la nuit. Je n'étais pas étonné. Puis le capitaine utilisa mes loisirs pour faire des plans de feux : les traits rouges pour les mitrailleuses, les bleus pour les mortiers jaunes pour les FM. Toutes les issues des rives de la Meuse, côté Belgique étaient balayées. Nous étions en sûreté. L'ennemi ne passerait pas.

Au rapport, on nous conseille de regarder vers 13-14 heures, afin de les reconnaître, des avions anglais qui allaient nous survoler. Vous n'avez pas vus ? moi non plus ! Par contre, ayant lu dans un journal, qu'un soldat avait abattu un avion ennemi avec un Lebel, peut-être en perçant le réservoir, je crois bon d'en ajuster un, moi aussi.

les avions allemands étant les seuls dans notre ciel. Que n'ai-je entendu de la hiérarchie ! que j'avais signalé à l'ennemi qu'il y avait des troupes dans le secteur ! Par leur 5° colonne, les Allemands n'ignoraient pas que nous étions deux millions de fusils à la frontière, qui, en 1939, si on s'en était servi aurait certainement changé le déroulement de la guerre. Après la guerre, Der Stern avait eu effet écrit, ainsi que d'autres journaux allemands qu'en 1939, nous devions l'emporter.

J'ai aussi aperçu pendant cette période curieuse un seul petit char Renault du conflit précédent, qui était tombé en panne. Là, comme pour l'abri B 14 pas besoin d'artillerie. Le petit char s'était démobilisé comme ancien de 14-18.

Quand l'ennemi s'est présenté, je n'ai pu vérifier l'efficacité de mes plans de feux. La division avait fait mouvement sur Morhange, que ceux de 14 connaissent bien, où nous reçûmes le baptême du feu.

La division fit de nouveau mouvement vers les Vosges ; nous devions probablement « nous replier sur des positions préparées à l'avance ». Nous replier, certainement, quand aux positions ? qu'ennemi !

Nous tournions en rond, croisant toujours les mêmes unités quand les avions allemands nous bombardaient de tracts « Rendez-vous ! Voulez-vous avoir le sort de vos camarades des Flandres ? Nous sommes à Bordeaux ! » C'était vrai.

Et voilà, Madame, pourquoi votre fille est muette. Oh ! Pardon ! Pourquoi votre fils fut fait prisonnier.

Virgile PION.  
4049 V.B.

## En lisant

Maintenant que notre ami HURET a achevé la publication de ses souvenirs, il est temps de lui dire combien la contribution qu'il a bien voulu donner au Lien se révélera positive pour l'histoire, lorsque des chercheurs soucieux de vérité se pencheront sur sa passionnante aventure.

Ne devant rien au racolage mercantile qui entoure habituellement, hélas, depuis quelques années, ce genre de mémoires, sa valeur intrinsèque n'en sera que plus appréciée.

Au-delà de l'aspect personnel du témoignage — les épreuves physiques et morales endurées par l'auteur sont à la limite de l'incroyable — ce récit vaut également par les précisions ponctuelles qu'il apporte sur une partie de ce combat gigantesque mené de 1939 à 1945 « au nom de la dignité de l'homme bafouée par les Barbares ».

De ce combat, l'ami HURET a pris sa part, qui n'est pas mince et qui l'honore à jamais. Qu'il soit

remercié d'en avoir si bien parlé dans ce journal, son son double matricule de prisonnier de guerre et de déporté politique. Parce qu'ils ont eux-mêmes, à des degrés divers, « quelque chose à se rappeler » de ce temps noir d'alors, les anciens gefangs auront plus qu'd'autres été touchés par ces pages dramatiques.

—0—

« Quelle connerie, la guerre » (Prévert)

Avoir survécu au combat où l'on était directement engagé, vivre ensuite une captivité de cinq longues années, surmonter le froid, la faim, le travail forcé, les coups en territoire ennemi pour, au moment de recouvrer la liberté, tomber sous les balles d'un peloton d'exécution composé de soldats « amis et libérateurs » qui vous prennent, — terrible méprise ! — pour ce que vous n'êtes pas, des ennemis, c'est l'aventure personnelle survenue à P. LECORNU et quelques-uns de ces camarades de kommando un jour de 1945...

Ce fait de guerre, tragique au possible, prend ses tripes rétrospectivement tous les prisonniers qui, de manière ou d'autre, dans cette Allemagne sillonnée de tous sens de populations à la dérive, se sont trouvés



l'intersection d'armées ennemies se livrant un combat « au finish »... Saurons-nous jamais comment les Français, entre bien d'autres, auront traversé ce terrible rideau de feu et d'acier qui leur barrait le chemin de la liberté? Oui, pour un « chanceux » comme LECORNU, combien, sur tous ces fronts allumés trouvèrent la mort au lieu de la vie? Cruauté du destin pour ces jeunes hommes qui avaient si longtemps attendu!

—0—

Je viens de faire l'acquisition du livre d'Yves DURAND « La Captivité », histoire des prisonniers de guerre français, 1939-1945. C'est un bel ouvrage, à la présentation élégante. J'étais un peu méfiant au départ mais aussi rempli d'espoir à la pensée que, peut-être, enfin... quarante ans après, un ouvrage digne de ce nom allait révéler à l'opinion publique de ce pays l'expérience hors du commun que fut, de 1940 à 1945, la captivité de près de deux millions de Français. Car il faut bien le dire, depuis des décennies, c'était plutôt un « certain silence » qui prévalait sur ce sujet, comme si une gêne persistait à notre endroit depuis la distribution des rôles que d'aucuns n'avaient si bien su ordonner, la paix venue : résistants et collabos, pétainistes/attentistes, déportés survivants, tels étaient les pôles d'intérêts qui monopolisaient l'attention de l'opinion publique en ces années d'après-guerre.

Quant à nous, inclassables parce que neutralisés, disqualifiés dès l'origine — et tenus implicitement pour responsables des maux dont la France souffrait, nous géions — on l'a bien vu, au réclame de nos droits, plus tard —. On s'arrangea donc, avec une remarquable efficacité, à faire l'impasse sur nos épreuves spécifiques. Comme un déni de justice...

L'œuvre d'Yves DURAND risque fort d'être le premier pas, important, vers une connaissance, sinon exhaustive, du moins appréciable, du phénomène de la captivité. Juste retour des choses, mais je crains que la grande masse des Français ne s'ouvre à cette connaissance qu'avec parcimonie... vu son caractère tardif.

Lorsque j'en aurais achevé la lecture, j'en parlerais ici-même plus en détail. Il ne sera pas indifférent à l'auteur, qui a su conduire à son terme une telle entreprise, de connaître le sentiment de quelques-uns, au moins, de ces prisonniers dont il a bien voulu écrire l'histoire. C'est pourquoi, le Lien publiera volontiers la contribution que chaque lecteur de ce livre lui fera parvenir, fût-ce sous la forme d'une brève note — les analyses plus substantielles n'étaient pas exclues pour autant — ou de quelques mots seulement. A vos plumes!

J. TERRABELLA.  
12205 V.B.

TRANSACTIONS  
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES  
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE  
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains  
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts  
immobiliers - Locations, etc...

N'attendant plus que le blanc manteau givré  
Pour réchauffer son cœur, son vieux tronc buriné.

L'hiver passera... esseulé.  
Ainsi terminera-t-il son année.  
Puis le ciel redeviendra azuré.  
Un merle joyeux sifflera sur son perchoir retrouvé.  
Une hirondelle, de retour, viendra le saluer,  
Et de son vol doucement le caresser.  
Les bourgeons éclateront avec la rosée  
Les beaux jours seront fidèles au retour printanier.

Amis, nous avons, ensemble, chanté, grandi,  
Comme ces oiseaux, ces amoureux ravis,  
Profité de son ombre... un vrai Paradis.

Hélas, quelques branches sont tombées, meurtries  
Par la tempête, le vent de l'oubli.

Le temps passa si vite, les années aussi  
Il s'est voué, petit à petit,  
Son tronc s'est écaillé, puis terni.

Un soir, la bourrasque le couchera, meurtri.  
On l'achèvera, sans un cri,  
Sur ce linceul de feuilles jaunies.

Alors je fermerai ma fenêtre, sans bruit,  
Pour pleurer sur « ce Vieil Ami »,  
Témoin de ma jeunesse qui s'enfuit  
Il est parti le Premier de nous deux,  
Me laissant seul... mais courageux,  
En souvenir des jours heureux,  
Avant de « le rejoindre » au plus haut des cieus,  
SI DIEU... LE VEUT.

L. VIALARD.

## REMARQUES...

de l'intérêt pour les anciens P. G.  
de faire partie d'une Amicale  
ou d'une Association

Ayant été immatriculé au stalag IA — passé au VB après mon refus d'opter pour la nationalité allemande — j'ai été très intéressé par un article paru dans le bulletin « Regain », organe de l'Amicale de Paris, consacré au kdo de Pillau, port de Königsberg. Cet article a été rédigé par R. Rantet qui était à ce dit kommando, et auquel appartenait également le frère de notre camarade Paul Fauvel, avec lequel je me trouvais à Balingen. Rantet relate le déroulement des événements au moment de l'avance des Russes et des bombardements dont son kommando avait été victime et qui ont fait de nombreux morts parmi lesquels se trouvait Pierre Fauvel. Rantet appartenait à l'Amicale du IA-IB, j'ai pris contact avec lui afin d'avoir des détails sur ce triste événement. Il a eu la gentillesse de me remettre le plan de l'endroit où sont enterrés ses camarades, avec les noms de ceux-ci, en même temps qu'une photo où figurent lui et deux de ses camarades dont Pierre Fauvel.

J'ai expédié ces documents à Paul, en lui donnant, en même temps, l'adresse de Rantet qui, par hasard, habite Paris et que j'ai rencontré depuis au Bureau de la rue de Londres. Il est parmi les fondateurs de leur Amicale.

Une correspondance s'est établie entre eux deux et j'espère que l'avenir les mettra en présence l'un de l'autre.

Combien de cas semblables auraient pu être résolus si les trop nombreux indifférents s'étaient inscrits sur nos tablettes. Presque quarante ans après notre retour il y en a qui recherchent des témoins de leur évasion et qui, souvent, ne se souviennent plus des noms de ceux-ci ou de l'orthographe des lieux.

Voilà où je voulais en venir :

A notre Amicale, comme sans doute chez les autres, nous recrutons encore de nouveaux membres ; c'est tard, mais pas encore... trop tard.

Charles BRANDT.  
Kommando Balingen.

## Amicale de Schramberg

Mes Chers Amis,

Voici encore une nouvelle année qui commence. En espérant que pour vous tous, 1982 vous apportera la santé, la joie et le bonheur, c'est ce que vous souhaitez tous vos anciens camarades de captivité.

Ce que je souhaite, moi, principalement, c'est d'avoir la joie de vous voir nombreux, cette année, à l'Assemblée Générale de notre Amicale à La Chesnaie du Roy, dans le Bois de Vincennes, le 28 mars prochain.

Les années passent vite, et qui sait si nous aurons la joie de nous voir encore souvent. Aussi, Je vous demande de faire un effort, au moins une fois par an.

Il faut que notre réunion d'amitié remporte un franc succès. Au banquet les tables sont de douze convives. Il faut remplir deux tables, comme autrefois. Venez avec vos amis. Ils passeront une agréable journée. N'oubliez pas que l'après-midi nous avons une matinée dansante avec un très bon orchestre.

Nous envisageons, pour le printemps prochain, un voyage de trois ou quatre jours à Schramberg. Si cela vous intéresse je vous ferai parvenir les renseignements sur demande de votre part.

En attendant le plaisir de vous voir tous à Vincennes le 28 mars 1982.

Pour vous tous, bien amicalement.

Roger HADJADJ.  
Amicale de Schramberg.

## L'AUTRICHE

DU SAMEDI 3 JUILLET  
AU SAMEDI 10 JUILLET

Départ de La Guiche pour Châlon, Dole, Besançon, Belfort, Bâle, etc.  
Retour par la Vallée de la Maurienne, Chambéry, Lyon et Chalon.

Au cours du merveilleux voyage 1981 « Andorre-Barcelone », il a été décidé que le 8<sup>e</sup> voyage aurait lieu en Autriche.

En accord avec la maison Michel, nous avons mis sur pied un circuit qui plaira à tous.

...Suisse... Vienne - Salzbourg, le circuit du Rossenfeld (Allemagne) nous permettra de découvrir l'emplacement du fameux « nid d'aigle » à Berchtesgaden de notre ami... Adolphe! enfin, retour par Brescia, Milan, etc.

Cet alléchant programme doit donner satisfaction à tous.

N'hésitez pas... un conseil judicieux, adressez rapidement votre réservation.

Bien amicalement et à bientôt.

Paul DUCLOUX.  
Délégué départ. U.N.A.C.

## BULLETIN D'INSCRIPTION

Nom : .....  
Prénom : .....  
Adresse complète : .....  
.....  
Nombre de participants : .....

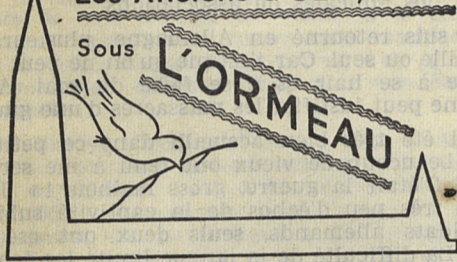
A retourner avec un acompte de 200 Francs à Paul DUCLOUX, Place de la Mairie - La Guiche 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.

Prix par personne : 2395 F, comprenant :

— Transport par autocar grand tourisme avec toilettes  
— Le logement en hôtel genre deux étoiles  
— Le repas du 1<sup>er</sup> jour midi au dîner du 8<sup>e</sup> jour  
— Les frais d'autoroutes et guidages à Vienne et Salzbourg  
— Mondial-Assistance.  
(Ne sont pas compris : boissons et autres dépenses de caractère personnel).

ATTENTION : carte d'identité âgée de moins de 10 ans obligatoire !

## Les Anciens d'ULM/DANUBE



JEUDI 31 DECEMBRE 1981

Qui dit mieux? Pour justifier ce beau fleuron de l'Amicale... et d'en terminer avec l'année 1981... devant une telle tablée des Anciens d'Ulm...

Cela promet pour le « Premier jeudi de janvier 1982 ».

Merci à tous nos camarades et amis présents au « Premier jeudi » de Décembre 1981 et au dîner à l'Opéra-Provence :

Mmes BERCHOT, CADOUX, CROUTA, MORANE  
Nos amis PRIGENT et ANDRE ; Mmes et MM. REIN, DUEZ, BALASSE, SCHROEDER (Vice-Président), BATUT, ARNOULT, HINZ.

Quel beau « plateau » pour finir l'année 1981.

Regrettant les absences de nos amis SENECHAL, VECHAMBRE, COURTIER, DELAUNAY, GRESSEL. Merci de nous avoir prévenus ; nous les excusons, mais espérons les revoir très bientôt au prochain dîner.

Merci pour leurs pensées lointaines aux amis Aimée YVONET, FAUCHEUX, BLANC, RAFFIN... et j'en oublie.

Notre prochain rendez-vous : jeudi 4 février au Restaurant Opéra-Provence.

Lucien VIALARD.

## PRENEZ GARDE A LA PEINTURE

Veillez noter les « Expos » 1982 auxquelles participera notre ami Jean BATUT, peintre du Marais et qui nous y présentera ses toiles dont il garde jalousement le secret et la beauté.

- 16 au 31 mai : Cloître des Billettes, 24, rue des Archives, 75004 Paris.
- 9 mai : Place des Vosges.
- 23 mai : Devant le Cloître des Billettes.
- 6 juin : Square Jean XXIII, Notre-Dame.
- 20 juin : Centre Beaubourg, Square Edmond Michelet.
- 27 juin : Jardins du Palais Royal.
- 12 septembre : Esplanade de l'Hôtel de Ville.
- 26 septembre : Square des Innocents (Les Halles).

De belles promenades en perspective pour le plaisir de l'œil.

## ESSAIS

« Des ans l'irréparable outrage »  
(En vers très libres!)

## MON VIEIL ARBRE

Qu'il était beau, ce « Vieil arbre courbé »  
Par la pluie, les bourrasques et... tant d'années.  
Quand ce matin l'automne est arrivé  
Semant sa dorure sur ses feuilles ridées  
Que la bise, chaque jour, arrache sans pitié,  
Les laissant sur le sol piétiné,  
Choisissant les plus belles dorées  
S'offrant comme un vase brisé  
Recueillant les larmes de la dernière ondée.

A la pelle, elles seront vite ramassées,  
Mises en tas, brûlées, calcinées,  
Torturées par les flammes, s'élevant en fumée  
Vers ce ciel gris enneigé.  
De ma fenêtre, je vois ce « vieil arbre » dénudé,  
Dressant vers le ciel ses bras tremblants et gelés,



## Message de J. Granier

DELEGUE DE L'AMICALE POUR LE GARD

Bonne santé et bonne année 1982 pour tous.

J'espère, comme je le fais depuis quelques années, réunir les anciens des VB et XABC du Gard et de l'Ariège et des départements limitrophes, qui le désirent.

Je pense que l'on pourrait retenir comme date le 15 MAI 1982, à St-Jean-du-Gard.

L'an dernier nous avons été victimes de notre réussite. En effet nous n'avions jamais dépassé le nombre de 28 convives, or nous étions 34. Le restaurant que nous avions choisi était trop exigü, certains d'entre vous ont été certainement déçus.

Je vous demande donc de me faire parvenir vos adhésions VERS LE 15 AVRIL 1982. Nous pourrions alors trouver le confort et la qualité, et cette année vous ne seriez pas déçus.

Je vous fais remarquer que le 15 mai est un samedi, ceci pour que toutes les épouses puissent venir ; ce n'est pas le jour réservé au repas familial.

Jules GRANIER.  
Chavagnac Gagnières  
30160 Bessèges.  
Tél. : (66) 25-06-49.

## A l'intention de Ch. Wenger

Je voudrais rectifier, s'il se peut, l'article de M. Charles WENGER « Mémoire ».

Certains prisonniers, d'origine Alsace-Moselle, libérés dans les conditions qu'il évoque ne l'ont pas accepté pour un « retour à la vie normale » !

C'est le cas, entre autres, de René DIEHL, du Stalag V B, qui, après un emprisonnement de courte durée, ne rejoignit pas sa famille, mais, via Paris et Vierzon où il passa la ligne de démarcation, rejoignit les rangs de la 2<sup>e</sup> D. B. d'où il continua la lutte et fut fait à nouveau prisonnier par les Allemands.

Il ne dut la vie sauve qu'en brûlant, d'extrême justesse, ses papiers, faute de quoi, considéré comme déserteur, il aurait été fusillé. Il déclina une fausse identité déclarant se nommer DE GUY. Les Allemands, impressionnés par la particule, eurent même quelques égards pour lui. Ils étaient, il faut le rappeler, à bout de souffle.

J'ai rencontré René DIEHL, à Lille, en 1948, et même temps que celui qui devint mon mari. Un jour ils remplissaient des dossiers pour une demande de carte de combattant... ou de pécule. Albert, mon mari, avait un dossier, René DIEHL, deux. C'est ainsi qu'il fut amené à raconter son histoire.

Sans nouvelle de lui depuis sept ans, je regrette profondément. C'était le meilleur ami de mon mari et le parrain de notre aîné.

Veillez trouver ici l'assurance de toute ma sympathie.

Mme Albert DEBEIR.  
Les Bordes - Vendœuvres.  
36500 Buzançais.

# LA VIE DU PETIT KOMMANDO

Chers Amis du Lien,

J'ai eu l'occasion, après le rassemblement-pèlerinage de Lourdes, de vous écrire ce que je pensais de notre journal et de l'esprit qu'il incarnait.

C'est toujours avec la même grande joie que je le vois arriver et que je me hâte de l'ouvrir pour savourer d'un rapide coup d'œil ce que je pourrai y découvrir en détail, ensuite, calmement, pour n'en rien perdre.

Je voudrais seulement vous reparler de la captivité « au pluriel » de l'ami Terraubella, que je ne connais pas, mais avec qui il me semble avoir pas mal de points communs.

Je n'ai pas été un « grand gefange » dans un grand kommando au nom connu de tous. Mais, c'est justement au titre de petit kommando, que je veux parler.

Après pas mal de vicissitudes de St-Dié à Strasbourg, comme tant d'autres, je n'ai fait qu'un séjour relativement bref à Villingen. Pour ne pas y devenir fou à ne rien faire à longueur de journée, j'ai été volontaire pour travailler.

Mon but n'était pas d'aider le grand Reich, mais beaucoup plus personnel.

C'est ainsi qu'à la tête d'un petit groupe de dix, je me suis trouvé débarqué dans un petit village de la Forêt Noire. Mais laissé pour compte après le choix des bœufs de l'endroit, aucun ne m'ayant trouvé une tête de paysan, (ce que je n'avais pas !) et même s'étant un peu méfiés de mon malheureux galon de sous-off. J'ai donc commencé par récupérer les caniveaux de la commune. Ça m'occupait les bras et distrait mon esprit. Au bout d'un mois, une veuve avec trois garçons dont un mobilisé en France, a cru faire une affaire en m'embauchant.

Si la vie au plein air me plaisait, le soin des vaches par contre ne me passionnait que fort peu.

En tout cela, rien de bien sensationnel, car ce fut la vie de beaucoup de K. G. Mais c'est justement pour cela que je veux vous écrire, pour vous le dire, puisqu'il me semble que l'existence de beaucoup, pour ne pas dire la presque totalité de ces petits kommandos paraît oubliée. Voilà où je me sens bien à côté de Terraubella.

L'oubli existe-t-il ? Je ne peux pas en parler mieux que ce qu'il écrit.

Il est vrai que ces petits kommandos n'ont rien de spécial pour intéresser les historiens ou les chroniqueurs. Rien de tranchant n'attire leur attention sur eux, les petits, les sans-grade... Il est vrai que ceux qui écrivent sur la captivité ne parlent que fort rarement de ces malheureux K. G. perdus en petits groupes au milieu de cette grande Allemagne où tant de choses se passaient, mais où seuls étaient mis en relief les événements importants ou déclarés tels, mais d'où ils étaient exclus. Est-ce l'oubli ?

Il est encore plus vrai que pour la plupart de ces camarades isolés dans des petits villages, le monde était réduit à pas grand chose.

Même si le wachmann changeait, le chemin de la ferme était toujours le même, les champs et les prés ne changeaient pas de couleur, mais restaient toujours l'horizon de tous les jours. Aucun contacts avec d'autres français, même si un autre groupe était à 6 ou 7 kms.

Alors, il restait les 9 compagnons d'infortune à étudier, à essayer de deviner quelle pouvait être leur personnalité, « avant » l'esclavage qui avait tout nivelé. Et le tour en était vite fait ; restait alors seulement la morne succession des jours où rarement un petit fait dépassait la grisaille habituelle.

Il est bien vrai qu'après plusieurs mois de cette vie végétative, beaucoup, jetant le manche après la cognée, ont décidé d'oublier.

Beaucoup se sont fait une petite vie tranquille dans la ferme où, contraints de vivre, il fallait s'arranger pour en souffrir le moins possible, l'absence du patron permettant parfois de mieux s'imposer. Certains ont même fini par tellement s'incruster qu'ils en étaient arrivés à prendre à leur travail plus d'intérêt et de soin que les propriétaires eux-mêmes, soignant matériel et récoltes comme si c'était leur bien personnel.

La France était bien loin en kms et en esprit !

Le petit village était leur patrie en quelque sorte et certains habitants se félicitaient d'avoir de tels travailleurs. Alors, fallait-il parler d'oubli ?

D'ailleurs, comment faire pour ne pas oublier alors qu'il n'y avait rien qui marque, qui tranche sur la vie de robot qui était la nôtre jour après jour !

Dans les grands groupes, il devait y avoir une certaine variété. On pouvait sans doute pouvoir choisir parmi ses amis, se rapprocher de l'un ou de l'autre, trouver des affinités valables. Pas dans un groupe de 10 perdus au milieu des paysans, pas tous riches, pour qui les 4 ou 5 hectares de terrain en pente suffisaient difficilement à faire vivre la famille et les 5 ou 6 vaches. L'horizon de nos maîtres était encore plus limité que le nôtre, la plupart n'ayant jamais dépassé la lisière de la forêt et leurs sources d'informations étant réduites à ce que dictait Goebbels, même si le fait d'avoir un « serviteur » les gonflait de satisfaction et d'orgueil.

Bien sûr des permissionnaires venaient parfois de France, avec des paquets qui confirmaient ce qu'ils racontaient avoir vu à Versailles ! Mais cela ressemblait tellement à la caverne d'Ali Baba, que beaucoup n'en croyaient rien et surtout il ne fallait rien dire à l'esclave qui, lui, avait profité de toutes ces merveilles avant d'avoir voulu prendre encore le peu que ces malheureux allemands avaient tant de peine à se procurer.

## OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique

(Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

**Prix franco : 60 F**

100 cartes en plus pour : 30 F

Offre valable jusqu'au 30-6-82

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Bien sûr nous parvenaient aux oreilles toujours tendues des bribes de l'actualité, mais toujours difficiles à saisir et encore plus à trier le vrai du faux, ce qu'on voulait nous cacher et ce qu'on voulait nous faire admettre comme réalisé à la gloire du « gross reich ».

Alors, certains tiraient un trait sur tout et après des jours et des jours passés dans cet isolement, comment peut-on ne pas oublier ?

En 16 mois passés ainsi, aucun contact avec le stalag. Sauf deux visites d'officiers venus tout fouiller et chambouler dans la cave où nous étions stockés la nuit.

Pour nous, les copains du stalag n'ont jamais existé.

Il n'y avait en Allemagne pas d'autres P. G. que notre petit groupe, à part 4 Polonais encore plus malheureux que nous.

Il a fallu notre évocation et notre arrivée en Suisse, où j'ai ramené mes camarades, pour retrouver d'autres français. Mais encore n'était-ce que des isolés. Où donc était toute l'armée que nous avions vu grouiller dans les champs et sur les routes en colonnes interminables en juin 40 à Sélestat ou Erstein avant Strasbourg ?

Nous avons été littéralement annihilés, réduits à zéro.

Voilà « notre vérité » comme tu le dis si bien, Terraubella, « intime et incommunicable ».

Et c'est pour cela que même à présent beaucoup ne veulent plus se souvenir de ces tristes jours, qui furent des jours perdus, de non-vie, je dirais presque.

Voilà une des raisons du petit nombre d'adhérents à nos amicales ou associations.

Je suis retourné en Allemagne, plusieurs fois en famille ou seul. Car j'estime qu'on ne peut passer une vie à se haïr et à se faire du mal. Aucun raison ne peut justifier les massacres d'une guerre.

J'ai été très bien accueilli dans ce petit bleu perdu, beaucoup de vieux ont tenu à me serrer la main. « C'était la guerre, gross malheur ! » Je n'ai eu que très peu d'échos de la captivité subie par des soldats allemands, seuls deux ont osé m'en parler. La difficulté de la langue limite les échanges mais néanmoins, j'ai eu l'impression que eux aussi semblent oublier. Il est vrai que leur captivité n'a pas la nôtre, matériellement j'entends, car il furent aussi esclaves et souvent moins dociles que nous. Tout au moins pour ceux qui étaient encore imbus de l'esprit d'endoctrinement d'Adolphe, conscients qu'ils étaient de leur supériorité et qu'ils vainqueurs de la moitié de la terre, la captivité était quelque chose d'injuste. (pas moins !).

Malgré tout cela, malgré tous les souvenirs et les faits personnels de chaque K. G., je persiste à croire qu'il faut que nous sentions les coudes ; je sais que je ne suis pas le premier à le dire, ni le seul ; mais je veux le dire aussi.

Car effectivement, nous ne sommes pas comme les autres, nous n'avons certes pas « gagné » la guerre comme on nous le dit quelquefois, mais nous l'avons « payée ».

Et peut-être que si nous étions plus unis entre nous, nous qui savons ce que la guerre, quelle qu'elle soit, française, allemande ou autre, ne peut rien apporter de bon à l'homme, peut-être que la vie serait autre chose que ce qu'elle est pour beaucoup en ce moment.

Mais hélas, nous oublions et je crois que c'est là notre plus grande faute à nous, anciens P. G., que devrions par notre témoignage faire en sorte que ce qu'on oublie ne soit pas la faute que nous risquons de payer un jour ou l'autre très cher, nous et les autres.

Je m'excuse de ce long gribouillage, chers amis du Lien, mais je me sens tellement en confiance en lisant vos pages que je n'ai pu résister à mêler mes mots aux vôtres qui disent encore mieux ce que je ressens.

F. CAVALLERA.  
VB - 2932.

## Sur une émission télévisée (Le chagrin et la pitié)

De tous les Français qui connurent le deuxième conflit mondial, les prisonniers de guerre sont les seuls pratiquement à avoir ignoré le visage et les réalités de leur pays occupé. A travers les brumes de l'exil, leur esprit longtemps s'essaya à en deviner le contour. Mille images leur venaient de ces vainqueurs à l'œuvre sur les places de leur ville ou de leur village : la croix gammée aux quatre verifs, le bruit cadencé des bottes sur le pavé des rues, le chant du guerrier comme un défi, la peur et l'angoisse au cœur, tout un tissu d'humiliation comme une tunique de Nessus collée au corps de la France.

Certes, la première stupeur passée, la vie avait repris son cours, comme si de rien n'était, ou presque. Un fil ténu avait fini par relier les deux rives du fleuve. Mais l'absence pesait à l'esprit captif livré à ses fantômes. La vie, là-bas, comment était-ce ? Qu'y avait-il de changé dans l'ordonnance des jours ? Et comment s'arrangerait-on sans nous et nous savait-on vivant même ? Devant son propre abaissement, devant l'arrogance de l'étranger, quel était le comportement du Français de France, comment, individuellement ou collectivement, faisait-il face, quel était son espoir (s'il en avait), affichait-il un secret, de voir dénouer un jour le nœud qui enserrait le pays réduit à merci ? Ou bien, comme l'autre, sous la grande Révolution, se contenterait-il de vivre ?



Ces questions et bien d'autres encore, plus personnelles, plus intimes nous harcelaient nuit et jour, dans la faim et le froid, constituant l'essentiel du non-dit de nos palabres embarbelés...

Depuis, le Rhin ne roule plus les mêmes eaux. L'histoire a répondu à nos angoisses, à nos questions : le jeu des passions contraires a dissipé les zones d'ombre, du moins le croyons-nous. Car au miroir que le destin lui tend, la mémoire résiste et oppose toujours ses choix réducteurs. Tant il est vrai que le sentiment que l'homme a de lui-même et de ses actes ne lui est pas toujours à honneur. Des pans entiers de vie gisent retoulés au plus profond de l'inconscient, des mythes sécurisants entretiennent l'équilibre et procurent un confort bien utile à chacun et à tous...

Telles mes pensées lorsque j'appris que la télévision allait enfin offrir aux Français de 1981 la diffusion du film « Le Chagrin et la Pitié », chronique historique d'une ville française sous l'occupation allemande.

Allait-on réveiller les démons endormis, diviser à nouveau les Français, juger que « tout le monde il avait été beau et gentil » ou le contraire ? Et si, hormis à d'aucuns, ce film allait soudain apparaître démodé, lointain ou, pire encore, tomber à plat et laisser indifférent, comme on se fout de l'an 40 ?

Et les gazettes de rappeler :

« Je ferai tout pour que ce film ne passe pas » (X...)

« Ce film détruirait des mythes dont les Français ont encore besoin » (Y...)

« C'est le temps du mépris qui s'achève » (Z...)

« Le Chagrin et la Pitié, enfin ! » (L'autre...)

On le voit, les deux camps étaient en place ! L'esprit libre de tout préjugé, du moins je le crois, j'ai avancé mon fauteuil rétro devant cette machine à remonter le temps qui allait me donner « ce je ne sais quoi », impérieux, exigeant, dont tout mon être était resté orphelin...

Côté histoire événementielle, ce film ne m'a rien appris, ou si peu, que j'en suis encore à me demander pourquoi sa diffusion a été si longtemps retardée — il date de 1969 — et pourquoi tant d'obstacles se sont dressés devant lui... La politique a ses raisons que la raison ne connaît pas.

Depuis quarante ans, à travers les livres, les revues, les journaux et l'audiovisuel, à l'occasion d'anniversaires divers, mille fois nous avons vu et entendu mai-juin 1940, l'armistice, Rethondes, Hitler à Paris, Pétain à Montoire, Vichy et Laval, etc... Mille fois nous savions la Légion, les Chantiers, le S.T.O., le Paris mondain qui s'amuse, va au théâtre, aux courses, dîne chez Maxime et emplit les brasseries et autres lieux de plaisirs, nous savions les affairistes, les malins et les rusés de tout poil, écume des mauvais jours qui, telle une lèpre, court les rues et les places de la cité envahie...

Oui, nous savions cela, nous qui avions souci de la France et de son histoire. Les Anglais et Mers-el-Kébir, Churchill, Eden et de Gaulle, les maquis des uns et des autres, les résistants « nationalistes » et les résistants « idéologiques », les désintéressés et les intéressés, la Collaboration et la Milice, l'antisémitisme et son ignominie, l'héroïsme et la lâcheté, le fanatisme réciproque et le double-jeu, tableau atroce mais finalement très humain, que le temps estompe peu à peu dans la mémoire. Oui nous savions et bien d'autres choses encore.

Alors à quoi tient ma déception ? A l'énoncé du sous-titre « Chronique d'une ville française sous l'occupation », j'avais naïvement pensé que nous allions connaître enfin quelque chose de la psychologie d'un peuple vaincu, envahi dans toutes ses structures individuelles, familiales, sociales, nationales. Par le biais de confessions, au sens noble du mot, nous allions savoir beaucoup des motivations contraires des uns et des autres, de leur pensée et sentiment devant une réalité si peu commune qu'elle ne pouvait laisser personne indifférent.

Comme « depuis deux mille ans, il n'est d'autre temps pour penser que celui des crises », on allait bien voir. D'autant que les confidences espérées ne l'étaient pas des « maîtres-penseurs » mais, essentiellement, de gens qui n'ont pas souvent la parole, de gens qui ne sont ni des « chefs », ni des notables, ni des héros ou des salauds, des gens bien ordinaires, en somme, tant il est vrai qu'on ne peut demander à tout un peuple d'être héroïque ou également lâche.

Au lieu donc de cette heure de vérité, sourdant du plus profond d'un peuple, nous avons eu droit à un montage alterné de séquences d'actualités cinématographiques d'époque — dont on sait le peu d'objectivité que leur laissent le jeu de la guerre, la censure et la propagande — et de séquences télévisées d'acteurs et de témoins, toujours les mêmes depuis des décennies.

De quatre heures de projection, mon attention a surtout retenu la figure de deux paysans-résistants d'Yronde, leur dignité, leur sobriété d'expression et leur refus de se venger de leur dénonciateur après le retour de déportation. C'est des hommes et des femmes de ce type qu'on aurait aimé entendre, en plus grand nombre. Des hommes et des femmes, des jeunes et d'autres qui firent leur devoir en toute modestie, ou qui, en silence et le froid au cœur, supportèrent sans se plaindre, ou si peu. Dieu sait s'il y en eut au pays de France en ce temps noir de son histoire.

Au lieu de quoi, on a vu (et revu) le général nationaliste bafouilleur de Vichy, le comte-gendre s'essayant maladroitement à défendre la politique de Laval, contestant la responsabilité de ce dernier dans les déportations de 1942, évoquant avec complaisance la libération, dès 1941, des prisonniers originaires de Châtelguyon, etc., etc. Nous avons vu aussi ce pharmacien de Clermont, bourgeois-conservateur, fort préoccupé de bien tout conser-

ver de lui-même, l'être et l'avoir. Nous avons surtout vu et entendu les longues séquences du Waffen SS français (je ne le nommerais point) qui nous a conté par le menu ses états d'âme d'hier et d'aujourd'hui. Quant au hautmann de Fallingbomel, il n'avait rien appris ni rien oublié ! Le récit émouvant d'une brave femme, victime (?) des passions et des haines assouplies lorsque le destin changea brusquement les cartes du jeu, 1945 effaçant 1940, allait enfin, croyions-nous, ouvrir le débat, mais non, on en resta là. L'opération amnésie avait réussi !

Puisque ce compte rendu en forme de « libre opinion » paraît dans ce journal précisément, qu'on me permette cette observation :

Dans cette France occupée, pourtant, vivaient près de deux millions de familles de prisonniers de guerre, et à Clermont et dans sa région, un certain nombre d'entre elles assurément. Eh bien, le témoignage d'aucune ne fut recueilli. Leur sentiment, leur angoisse, leurs difficultés ont dû apparaître de peu d'importance, pour elles-mêmes ou pour l'histoire. Maris, pères, frères, parents au-delà du Rhin, premiers déportés loin de la patrie, et en si grand nombre, familles en grand souci... qu'est-ce à côté de la « confession » d'un SS ou du plaidoyer d'un politicien ? Mesure de toute chose !

Des milliers de kilomètres sur les chemins, soixante heures d'entretien enregistrés pour en arriver à cette négligence ou à cette sélection, chapeau ! Que le réalisateur de cette petite chronique ratée d'une ville française sous l'occupation, que les enquêteurs et autres responsables de sa diffusion, claironnée comme une grande première, nous permettent de leur dire notre chagrin et notre pitié.

Les Français de la décennie 1980 attendront encore longtemps avant de savoir la vie d'alors, si leur curiosité personnelle ne leur en a pas déjà donné une petite idée... Ne désespérons pas, des rushes visionnés et tombés à terre, peut-être un jour surgira, comme du puits, la vérité toute nue.

Et si je me trompais ? Peut-être après tout n'y a-t-il rien à attendre ? La vie sous l'occupation n'aurait été qu'une vie très ordinaire et banale, une vie « comme avant » qui se serait effilochée tout naturellement, avec le temps qui passe, de la mémoire commune. Une amnésie toute naturelle, en somme.

Dès lors, comment ne pas entendre la sagesse de Louis Grave, le paysan d'Yronde-et-Buron qui, ce soir-là, l'étrange lucarne de son téléviseur obturée, se borna à déclarer : « Je n'aime pas le cinéma » : la dimension vraie, la densité d'un tel vécu sont impossibles à transmettre. Les cœurs se sont refermés et nulle « technique » ne saurait les rouvrir...

J. TERRAUBELLA.

12205 V.B.

## Le bombardement de l'Offlag XB

Je suis un pensionné de guerre à 100 % des suites de maladie contractée en captivité. J'ai été réformé le 6-11-44 à l'hôpital de Sandbostel. J'ai été soigné par le Médecin-Colonel Serbe Zoran Kamenkovic pendant plusieurs mois. Il aimait autant les prisonniers Français que les Serbes ; il était très gentil avec nous et j'en garde un bon souvenir. Il y a sept ans qu'il est décédé.

J'ai quitté l'hôpital de Sandbostel le 10-11-44 avec plusieurs réformés comme moi pour l'avant-camp hôpital du XC, à côté de l'Offlag du XB à Nienburg-sur-Weiser, dont nous étions séparés seulement que par une rangée de barbelés. Nous attendions le train sanitaire qui s'arrêterait à Nienburg, mais malheureusement il n'est jamais venu, et nous avons attendu la libération par les Anglais le 9 avril 45. Ils nous ont descendu par camions, le 16 avril, jusqu'à la frontière Hollandaise, par étapes pour prendre le train pour l'hôpital de Lille où nous sommes restés quelques jours avant de rentrer chez nous en convalescence de trois semaines avant de regagner l'hôpital militaire le plus proche de chez nous, et ensuite j'ai fait dix-huit mois de Sana avant de rentrer définitivement chez moi. Je suis toujours en traitement.

Vous avez fait plusieurs fois allusion, sur Le Lien du bombardement de l'Offlag XB à Nienburg-sur-Weiser ; comme j'y étais présent et que j'allais tous les dimanches à midi manger avec un camarade de chez nous à l'offlag, eh bien voilà comment cela s'est passé exactement :

Au moment de l'alerte, les Allemands ont éteint le camp, pour éclairer la gare qui se trouvait à environ cinq ou six cents mètres de l'offlag et c'est un avion, touché par la défense anti-aérienne, qui a lâché ses bombes, les unes après les autres, car nous avons entendu la première tomber assez loin, la deuxième plus près, et la troisième dans l'offlag. C'était le dimanche soir, 4 février 1945, à 19 h 45 exactement. Il pleuvait à torrent.

On nous a dit, le lendemain matin, qu'il y avait cent officiers de tués et deux ordonnances.

J'ai vu le désastre. C'était une bombe de très gros calibre qui était tombée sur le bâtiment. En plus des morts, il y avait environ cent-cinquante blessés dont la plupart ont été envoyés à l'hôpital de Sandbostel...

J'envoie mes meilleurs vœux à tous mes camarades de captivité.

Marcel RACINE.  
Gapennes.

## COURRIER DE L'AMICALE

Trente-six ans !... Eh oui, voilà trente-six ans que votre courriériste est en contact avec vous, amis lecteurs, par l'entremise du « Courrier de l'Amicale ». Ça fait quand même un drôle de bail ! Et quand je regarde en arrière, devant le chemin parcouru, je suis effrayé... Quoi, tant d'années passées au service du Lien, à servir d'intermédiaire entre anciens P. G., à recréer des amitiés perdues au fil des ans, à contacter des amis égarés, à participer à vos peines mais aussi à vos joies ? Il me semble pourtant que mes débuts dans le Courrier de l'Amicale datent d'hier... Que le temps passe vite ! En voyant nos têtes chenuées je suis rappelé à la réalité. Nous avons vieilli... mais nous avons vieilli ensemble... et ainsi nous sommes restés toujours jeunes. Avec un an de plus, en 1982, nous allons poursuivre cette jeunesse et continuer de servir de lien entre vous.

Je profite donc de cette nouvelle année 1982 pour vous adresser, chers amis, ainsi qu'à vos familles, mes vœux les plus sincères de santé, de joie et de bonheur.

Je le dis chaque année : Prenons la vie à pleins bras et profitons de nos instants de bonheur. Aussi, chers amis retraités, car maintenant nous sommes tous retraités, il n'y a plus qu'une seule catégorie de P. G., je je vous souhaite une longue et heureuse retraite et si l'ennui et les peines viennent vous tenir compagnie, n'oubliez pas, qu'adultes, nous avons connu le pire et l'extrême déchéance et malgré cela, nous sommes remontés à la surface.

Bonne et heureuse année à tous !

Notre ami Julien CHARPENEL, de Taulignan 26230, (VB) nous écrit : « Suite à mes accidents de santé, me voici, avec ma femme, pour quelques jours au bord de la Côte Varoise, aux Issambres, dans une maison familiale (Val d'Esquières) j'en ai profité pour rencontrer les amis DECLERCO, de Juan-les-Pins. Nous avons un soleil magnifique en ce moment (8-12-81). J'adresse à toute l'équipe du Lien et aux amis du VB mes bonnes amitiés et surtout bonne santé à tous ».

Notre ami Pierre MARTELLI, délégué de l'U.N.A.C. et de l'Amicale VB-XABC pour la Corse, nous adresse ses vœux de bonne et heureuse année pour tous les anciens membres de l'Amicale avec un chèque important en faveur de nos camarades en difficulté. Merci Pierre.

Puisque nous parlons des vœux de bonne année pour 1982, je tiens à dire que déjà un grand nombre de camarades ont répondu à notre lettre vœux-cotisation 1982. Ils ont répondu avec empressement et les chèques s'accumulent. Nous vous remercions de votre diligence (je suis ici le porte-parole des gars de la trésorerie) et on m'a fortement recommandé de vous dire que vous êtes tous généreux dans vos envois. Certes il y a quelques petits chèques, la retraite n'est pas la même pour tous et pour certains petits retraités retirer de la petite retraite une somme, fut-elle minime, est parfois un drame. Nous comprenons cela. Et nous remercions chaleureusement ces camarades comme les autres. A l'Amicale nous formons un tout, comme au stalag. Les petits chèques et les gros chèques fraternisent dans la même foi : la solidarité.

Il y a beaucoup de gros chèques. Notre appel a été entendu. Aussi sachez que vos envois financiers nous

ont émus, très émus. Vous êtes formidables. Nous prenons plaisir à travailler pour de tels amis. Nous vous englobons tous dans nos remerciements. Aussi, pour simplifier notre courrier, nous supprimerons, à l'avenir, dans le texte, les « Merci pour notre C.S. » qui le chargeaient un peu trop et rendaient sa lecture un tantinet lénifiante. Et à tous, en bloc, nous disons « Merci pour notre Caisse de Secours ».

Après cette digression que le don de l'ami Pierre, a qui j'envoie mes meilleurs vœux pour 1982 ainsi qu'à tous ses amis corses, m'a fait faire, je reprends la lecture du courrier.

Nos amis Auguste et Mme GONDRIY, rue Jean Besse, 19270 Donzenac, présentent à tous les anciens P. G. leurs meilleurs vœux de santé et de bonheur pour l'année 1982.

Notre ami Pierre GUIAUGUIE, Route de Beaugency, Ligny-le-Ribault 45240 La Ferté-St-Aubin « adresse à tous ainsi qu'à vos familles, mes souhaits les meilleurs pour l'année nouvelle et mes remerciements pour le beau travail que vous faites au sein de l'Amicale ».

Notre ami VATINEL, Résidence de la Forêt, 56390 Colpo, adresse ses bonnes amitiés à tous ainsi que ses meilleurs vœux.

Notre ami CHABOT André, Ile de Charrouin, 85770, (XB) 29682 : « Toute ma sympathie aux dévoués compagnons et meilleurs vœux pour eux et leurs familles pour 1982 ».

Meilleurs vœux à tous les anciens de l'Amicale de la part de notre ami Germain DUPONT, 10, rue de la Gare, 65290 Juillan.

Notre ami l'Abbé Jean LE LEURCH, Résidence La-martine, 67, rue Laréveillère, 49000 Angers, nous écrit :

« Vif merci au Président LANGEVIN qui nous adresse ses vœux pour la nouvelle année, une de plus. Merci à toute l'équipe du bureau pour le Lien qu'elle maintient entre nous tous. C'est avec intérêt toujours renouvelé que je lis notre journal... »

« Le Courrier est toujours intéressant et amène parfois des retombées. Je voudrais répondre, par votre intermédiaire, au camarade ancien du VB qui, à la suite du Lien de juillet-août où vous transmettiez de mes nouvelles et mon constat de n'avoir plus de contact avec les camarades rencontrés au VB — surtout au Camp de notre arrivée en juillet 40 à septembre 41 — de mon passage au kdo de Witznau (les baraques du Schwatsee Werck — orthographe non certifiée — m'a adressé une carte « maison » datée de Pont-à-Mousson du 22 octobre 1981, avec « ses amitiés et souvenirs en retour ». La carte n'est point anonyme, mais la signature demeure pour moi un mystère, car, comme toute bonne signature qui se respecte, elle est parfaitement illisible. J'aurai aimé répondre à ce camarade gefang et pousser la porte ancienne dont il m'a adressé la photo avec son encadrement en pierres de Jaumont. Mais il n'a pas précisé son adresse. Qu'il sache, au moins par « Le Lien », que j'ai bien reçu son message et que si je n'ai pas reconnu son écriture et sa signature,

(Suite page 6)



## Courrier de l'Amicale

(suite)

J'ai été sensible à son amitié, mais j'aimerais pouvoir le lui dire plus personnellement.

« A lui, à tous nos camarades du VB, à tous les gefangs, mes vœux les meilleurs pour la nouvelle année. A tous Santé et si possible, du Bonheur... »

Mes chers amis, votre courriériste se trouve souvent dans le même cas que notre camarade LE LEURCH. Que de cartes reçues au siège qui n'ont comme signature qu'un simple paraphe. Nous aussi, nous sommes très impressionnés par ces brefs messages d'amitié qui nous viennent souvent de vacances lointaines, nous sommes heureux de constater que l'Amicale est une grande famille... mais comment leur faire part de notre joie, de notre contentement en leur signalant que nous avons bien reçu leurs messages. Paraphez si vous voulez mais ajoutez-y votre nom, écrit lisiblement et si possible votre adresse. Merci. Quant au correspondant de l'ami LE LEURCH, il va vite se faire connaître car un ami attend son message.

Notre ami **HURMAN Albert**, Résidence « Les Lavandes » II, Av. Maurice-Jeanpierre, 06110 Le Cannet-Rocheville, nous prie de transmettre ses meilleurs vœux à tous les camarades, en particulier aux anciens de Sandbostel.

Notre ami **M. VIALLARD**, Menuiserie, Sauxillanges (Puy-de-Dôme) avec toutes ses amitiés aux anciens de Sandbostel et en particulier à ceux de la Menuiserie.

Notre ami **Joseph FOURCOUX** avec son meilleur souvenir et tous ses vœux à tous ceux à qui son nom peut rappeler les mauvais moments passés ensemble, en particulier à GEHIN, GAUTIER, BONNOT et DORLEANS.

Notre ami **Pierre DAROT** (X.B-X.C - Kdos Lacey et Oldenburg), à Billère 64140, adresse ses félicitations pour Le Lien qui est, dit-il « toujours si intéressant. Les récits de l'évasion du « Tunnel » et la suite avec les partisans sont passionnants. J'ai des numéros du X-ABC datant de 1947 à 1948, mais plus rien après jusqu'en 1973. Il y a dû avoir une interruption ?

« Félicitations à vous tous pour votre dévouement... »

Il y eut en effet une interruption du journal « Le X-ABC » de 1948 à 1973. L'Amicale des XABC pérorait mais son union avec l'Amicale du VB qui lui offrait les pages du « Captif de la Forêt Noire » lui a donné un coup de fouet et maintenant l'Amicale VB-XABC est une des plus importantes de l'Union des Amicales de Camps (U.N.A.C.) avec son journal « Le Lien ». On a raison de dire : L'union fait la force.

Notre ami **Pierre FORNET**, 27, rue du Village, 45370 Cléry-St-André, souhaite de bonnes fêtes de fin d'année ainsi qu'une bonne année 1982 à tous nos camarades du VB et en particulier à ceux du kommando de Bad-durheim.

Notre ami **BONNET Marius**, Beauvallon 26800 Portes-les-Valence, nous écrit : « Amical bonjour à tous les anciens du VB et particulièrement à KAUFMANN qui était homme de confiance à Krauckenviss près de Sigmaringen et à Baptiste VANNI. Cordiale poignée de main à tous les camarades qui s'occupent de notre Amicale. Marius BONNET, ancien homme de confiance des kommandos 11036 et 11005 à Rufingen près de Sigmaringen ».

Notre ami **LACROIX Adrien**, rue Pierre Bonnard, 38690 Le Grand-Lemps, nous signale qu'il est rentré à l'hôpital le 7 décembre dernier pour une opération de la cataracte de l'œil droit... Je vous remercie de la régularité de l'envoi du Lien chaque mois et des très intéressants articles surtout qu'il s'agit d'histoires véridiques, vécues par leurs auteurs...

Nous souhaitons bonne réussite à notre ami **LACROIX**. Notre Président pourrait lui donner des conseils, lui qui s'est fait opérer des deux yeux, avec un complet succès. Tous nos vœux de santé pour 1982 et de complet rétablissement.

Pour nos amis **Edouard REVERDY**, de Rabelay-sur-Layon, l'année 1981 n'a pas été très brillante. Infarctus pour Mme REVERDY, opération de la prostate pour notre ami. Tous les deux, séjours variés à l'hôpital. Nous leur adressons nos meilleurs vœux de santé en leur souhaitant une meilleure année 1982 tout en les priant de nous tenir au courant de leur état de santé... dans les années qui viennent.

Notre ami **Charles SCHNAEBELE**, 18, rue Pierre Corneille, 69006 Lyon, a lui aussi des problèmes de santé. C'est un peu le lot qui nous est réservé, à nous anciens P.G. à la loterie de la vie. Nous lui souhaitons, ainsi qu'à Mme SCHNAEBELE une bonne année 1982 et une guérison complète. Quant à la photo demandée, nous allons essayer de donner satisfaction à notre ami.

Notre ami **Roger DORLE**, 4, Parc Saint-Hubert, 77, Fontainebleau, occupe très activement sa retraite. Avec son Amicale Régimentaire du 103<sup>e</sup> il a lui aussi participé à l'inscription « 1939 » sur la fameuse plaque de l'Arc de Triomphe. Le verrons-nous à l'Assemblée Générale? Bon souvenir du Président LANGEVIN et de moi-même, à l'ami Roger.

Notre ami **A. REAU**, Clessé, 79350 Chiché, souhaite à tous, dirigeants et amis composant notre grande famille de l'Amicale ainsi qu'à leurs proches une bonne année 1982. Il souhaite que nous nous retrouvions encore plus nombreux le 28 mars prochain et que de nouveau nous puissions évoquer ces souvenirs, bons ou mauvais, déjà si lointains.

Mais si tu veux nous surprendre un jeudi, rue de Provence au restaurant « Opéra-Provence » il faut venir un PREMIER jeudi du mois et non le deuxième ainsi que tu l'indiques sur ta lettre et tous les amis seront heureux de te recevoir. Bonne année et bonne santé à toi et à ta famille.

Notre ami **Roger KOLIOSKI**, 28, rue du Vivier, 63430 Pont-du-Château, nous adresse une lettre de reproches au sujet de sa lettre du 29 avril 1981 qui n'aurait pas reçu de réponse. Il est vrai que pour adoucir ses critiques amicales il y a joint un chèque d'un montant important pour notre Caisse de Secours. Dans cette lettre, adressée à l'intention de notre dévoué secrétaire général Maurice ROSE, notre ami KOLIOSKI indiquait

une vingtaine de noms de camarades avec qui il avait été captif et qu'il n'avait jamais eu la chance de rencontrer depuis près de 40 ans.

Nous ne pouvons évidemment pas certifier à notre correspondant que le nécessaire a bien été fait auprès de ces camarades, mais ce qui est certain c'est qu'à cette époque nous avons fait une propagande avec des adresses datant de 1940 et nous n'avons reçu aucune réponse. Peut-être s'agissait-il de la liste de notre ami. Mais nous pouvons lui certifier qu'aucune lettre adressée au Courrier de l'Amicale n'est restée sans réponse. Nous espérons en parler ensemble lors de l'Assemblée Générale du 28 mars prochain. Merci pour ses vœux de Paix, de santé et de bonheur pour 1982.

Une lettre de notre ami l'Abbé **André ESCLASSANS**, Aumônier d'Aufréry, 31130 Balma :

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt « Le Lien » de septembre (n° 307) : Enfin... sous l'Arc de Triomphe!... une plaque plus respectueuse pour tous nos morts... Cela a demandé du temps, des années! Vos efforts ont abouti. C'est l'essentiel. Grand merci.

« Et maintenant... »

« Il nous faut obtenir le droit de parler à la « Tribune Libre » de FR3 à 18 h 55 les soirs de semaine... »

« Il y a encore des prisonniers de guerre qui ignorent nos organisations et le travail qu'elles font. Il est temps qu'ils sachent notre existence, votre existence.

« Encore un grand merci.

« A vous, à tous mes camarades, spécialement ceux du XB, je dis : Joyeuses Fêtes de Noël, Bonne et heureuse Année avec beaucoup de joie... »

Merci à notre sympathique Abbé. C'est grâce à lui, à ses efforts, si sous l'Arc de Triomphe, les combattants de 39-45 sont honorés. Avec nos meilleurs vœux et peut-être au plaisir de le voir parmi nous le 28 mars prochain.

## Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Notre ami **Roger ALAUX**, de Rieux-Minervois (Aude), nous écrit : « Si par hasard quelques anciens VB font un voyage à Villigen, un des amis, le Lt Colonel BELONDRAGE qui commande en second le 198<sup>e</sup> C.M. les recevra avec plaisir.

« M'étant évadé d'Arkarene près de Fribourg le 24 avril 1942 et repris le 30 à Lorach, ne pourrais-je pas avoir des nouvelles des 18 ou 20 K.G. qui se sont évadés avec moi et qui n'avaient pas pris la même direction ».

Il avait dû faire une drôle de trombine le posten qui avait constaté le départ le lendemain matin ? Il avait en poche son billet pour la Russie! Souhaitons que notre ami ALAUX retrouve ses camarades d'évasion.

**CHARLES Robert**, Les Oliviers, 1, Av. des Hellènes, 06310 Beaulieu-sur-Mer, avec ses vœux aux anciens camarades, en particulier les cordonniers et tailleurs du VB.

Nos amis **Armand ARONDEL** et Mme, Les Marronniers, Amanlis, 35150 Jangé, avec leurs meilleurs vœux à tous les responsables et leurs amitiés aux participants du voyage 1977 à Sandbostel.

Notre ami **Jean TRIPET** (XABC), 8, rue François Coppée, 75015 Paris nous écrit : « Les années passent. C'est de réflexions, pour beaucoup de nous, à faire au soir de la vie... »

« Les anciens P.G., tour à tour oubliés, relégués, si ce n'est bafoués, que de luttes pour faire admettre, comprendre, ce que fut notre destin, nos souffrances.

« Enfin, ce devait être ainsi !

« Ma santé m'éloigne maintenant de toutes réunions, mais j'adresse à l'Amicale tous mes vœux pour 1982, ainsi qu'à ceux du Bureau, et pour eux un grand merci pour leur admirable dévouement à l'Amicale et au Lien ».

Nos meilleurs vœux de santé à l'ami TRIPET et merci.

Notre ami **DROUOT Maurice**, rue de Vaudray, Poulangey 52800 Nogent, avec ses meilleurs vœux à tous, aux animateurs du Lien et aux anciens du 604.

Notre ami **Antony CHEMARIN**, Régnay 42630, meilleurs vœux aux amicalistes et aux anciens du 605.

Notre amie **Mme GENIN André**, 3, rue des Camusots, Lamarche 88320 nous donne des nouvelles de son mari notre ami André GENIN malade depuis longtemps. Malheureusement son état de santé s'est aggravé, le cerveau ne réagit plus. Nous ne pouvons, hélas, qu'apporter à nos amis des paroles de consolation et d'espoir. Nous sommes tous auprès d'eux et les assurons de notre affectueuse sympathie.

Notre ami **Jean-Marie COMBES**, Ferme du Moulin Gau, Payrin, 81660 Pont-de-l'Arn, est pour l'instant (le 14-12-81) en clinique pour une opération à un genou. Il commence à marcher mais avec deux cannes. Encore 3 mois de rééducation à Albi et il espère reprendre sa marche normale. Il a gardé de bons souvenirs de la sortie en Allemagne avec l'ami Paul DUCLOUX, à qui il adresse toutes ses amitiés ainsi qu'aux amis du voyage.

Notre ami **Roger MICHAUD**, Résidence du Lac, 5, rue Dr Vollas, 03200 Vichy, nous écrit : « Je lis toujours

avec plaisir le bulletin de notre Amicale en regrettant de ne pas y voir plus souvent des nouvelles des amis du kdo 408 de Marchen, à 20 kms de Hamburg. Demeurant maintenant à Vichy, je ne sais pas s'il y a des camarades du stalag XB ici. Mes meilleurs vœux à partager avec tous les amis.

Notre ami **Maurice LEFEBVRE**, 10, rue Duchoux, Vichy 03200, nous dit : « Je vous remercie tous, Bureau, pour votre dévouement envers les malades et les veuves de l'Amicale. Etant moi aussi un malade de longue date et pour le restant de ma vie. Amitié et bon vœux à tous et spécialement à ceux du Stalag VB ».

Notre ami **Claude DESBOURBES**, St-Didier-en-Brionnais 71110 Marcigny, nous écrit : « Malgré mes 75 ans et ayant subi une grosse intervention chirurgicale au mois d'octobre dernier, la convalescence se passe très bien je suis en bonne voie de guérison et le moral est bon ».

« J'envoie le bonjour à tous les anciens P.G. du Stalag XA et à ceux du kdo 751 à Ostenfeld où j'ai passé cinq ans. Mes meilleurs vœux de bonne santé ».

Notre ami **Roger MARTINOT**, de Menton, salue tous les camarades du Bureau ainsi que les anciens P.G. qui passeront au Lazaret de Rootenmunster. Bonne et heureuse année à tous. Nous espérons revoir l'ami Roger à l'Assemblée Générale le 28 mars prochain. Avec toutes nos amitiés à notre fidèle ami.

Notre ami **Roger GEVRAISE**, La Quatose, 3842 Domène, nous adresse ses bons vœux de santé et de bonheur pour l'an nouveau et nous signale : « Si par hasard, un ancien P.G. avait besoin d'un changement d'air pour une convalescence, nous pouvons mettre sa disposition, une chambre confortable dans notre maison privée; nous sommes à 10 kms de Grenoble entourés de montagnes... sauf au mois d'août où l'on reçoit mon frère ».

Merci de cette aimable proposition de notre ami GEVRAISE. Si cela intéresse un camarade qu'il se mette en rapport avec lui.

Nous souhaitons la bienvenue à l'Amicale de notre camarade **Robert ALBERQUE**, 25, rue Heurtebise, 6020 Compiègne, qui nous adresse le message suivant :

« Dès mon arrivée en Allemagne, je fus affecté au Stalag XB à Sandbostel puis peu après en 1941 au Stalag XC où j'ai travaillé au kdo 413, puis au 5607 et 5785. Puis vers la fin de 1942 je suis allé au kommando 121 à Waugeroode (Ile de la Frise) où je suis resté jusqu'au 8 mai 1945. Serait-il possible de retrouver des prisonniers ayant été à Waugeroode avec moi. Nous n'étions que 25 ».

Notre ami ALBERQUE aura-t-il la joie de retrouver un ancien de Waugeroode? Il me semble que dans le Courrier de l'Amicale j'ai déjà entendu parler de l'Ile de la Frise. Il suffit d'un nom pour que ça fasse boule de neige.

Notre ami **M. WATELET**, 55, Av. Eglé, 78600 Maisons-Laffitte, tient à souligner toute l'admiration que lui cause notre action bénévole et à nous dire le plaisir que lui procure la lecture du Lien. Il souhaite à tous une bonne et heureuse année.

Notre ami **DECOUARD René**, 7, rue du Dr Pacaud, 85750 Angles, nous écrit : « ...Je n'ai jamais eu de nouvelles de mes camarades (40) qui étaient au kommando de Chomberg et dont j'étais leur Homme de Confiance. C'est à croire qu'ils ne sont pas inscrits à notre Amicale VB, car j'avais fait insérer un petit article dans « Le Lien » en 1977. alors que j'étais encore dans la Sarthe, pour les retrouver.

« Depuis 4 ans je suis en Vendée, je suis président de la Section des A.C.P.G. d'Angles et parmi les 41 que nous sommes, aucun d'eux ne fait partie des Stalags VB sauf moi, ni des XABC. Meilleurs vœux à tous ».

Notre ami **Albert POUILLY**, 18, Av. de Lassus, 59320 Haubourdin (VB) nous écrit : « ...J'adresse mon meilleur souvenir et mes bons vœux à tous les amis du kommando de Tuttlingen.

« Je rappelle le souvenir de notre cher camarade **Guy HABEMONT**, décédé en février 1976 (décès annoncé dans Le Lien en son temps). Etant resté en relations avec sa veuve, habitant à Elbœuf maintenant, que nous avons d'ailleurs visitée, ma femme et moi, en octobre dernier celle-ci ne recevant plus Le Lien depuis quelque temps déjà serait-il possible de le lui faire parvenir de nouveau? Cela lui ferait plaisir... »

Mais bien sûr que nous allons donner immédiatement satisfaction à Mme Habémont. Nous avons fait une enquête pour savoir pourquoi elle ne recevait plus Le Lien. Eh bien c'est tout simple! Le Lien est revenu trois mois de suite avec la mention « n'habite plus à l'adresse indiquée » Alors nous avons supprimé la distribution. Peut-être Mme Habémont a-t-elle oublié de nous faire parvenir son changement d'adresse?

Nous recommandons à nos amis de nous signaler immédiatement leur changement d'adresse; pour un journal qui nous revient deux ou trois mois de suite, nous supprimons l'envoi.

Notre ami **Roger HADJADJ-MOREL**, Place de la Mairie, 38390 Montalieu-Vercieu, le fidèle Président des Anciens de Schramberg, nous écrit :

« Pour vous tous, mes meilleurs vœux pour 1982 surtout une bonne santé et la Paix dans le monde ».

« D'accord pour le 28 mars à Vincennes.

« Je pense souvent à vous tous. Grosses bises en particulier à toutes les dames ».

Nous serons tous heureux de t'embrasser le 28 mars prochain cher ami Roger.

A nos réunions du premier jeudi il nous manquait bien le dévoué « mainteneur » des Anciens de Schramberg, qui poursuit dans sa lointaine Isère, mais ô combien ravissante, une retraite heureuse et sans souci. Nos meilleurs vœux de santé et de bonheur pour 1982.

Notre ami **DANIELOU Yves**, 6, rue François Trévier, Sainte Sève 29210 Morlaix, adresse un grand bonjour à tous les camarades du kdo 466 Delsted-Scheswig pour les 5 longues années passées ensemble et bonne année 1982 à tous.

Notre ami **Pierre THOMAS**, Le Bourdet (Deux-Sèvres), ancien VB, kdo Niedergebisbacv, kdo Freiburg-in-Breisgau, Hôpitaux St-Agnès, Rastadt, nous écrit :

« Merci de tout cœur pour Le Lien qui maintient si merveilleusement notre amitié si typique de P.G. Compiègne ».



Je déplore que beaucoup de camarades ignorent encore l'existence de ce journal que je n'ai moi-même connu qu'au dernier pèlerinage de Lourdes. Comment expliquer autrement, que deux anciens de « Rhodia », se soient manifestés sur la centaine que j'ai connus...

« J'ai beaucoup apprécié le document transmis par Georges Basset où j'ai trouvé un itinéraire très semblable à celui que j'ai suivi avec le 49<sup>e</sup> R.I. avec des noms comme Baccarat, Raon l'Etape, Nonpatelize où j'ai été capturé...

« Je ne sais si des camarades du kdo de Niedergesbach liront ces lignes. Je voudrais leur dire que je suis toujours resté en relation avec Jean ZBORALSKI qui était avec nous à l'été 1940. Il est retourné en Pologne après la guerre. Il m'a fait la grande joie de venir me voir il y a quelques années. Sa dernière lettre marquait son inquiétude sur l'avenir. Hélas, cette inquiétude était bien justifiée.

« J'adresse mes vœux les plus sincères de bonheur et de santé au Comité Directeur et à tous les camarades

du V.B... et je renouvelle mes remerciements à tous ceux qui alimentent Le Lien en souvenirs et lui donnent cette atmosphère d'amitié si précieuse en notre époque de division et de violence ».

Notre ami **BRESSON Maurice**, La Glaudière, Saint-Romain-sur-Cher 41140 Noyers-sur-Cher, adresse son salut fraternel à tous les anciens du 604 ainsi qu'au Comité Directeur. Nous espérons le revoir à l'Assemblée Générale du 28 mars et à la table du 604.

### CARNET NOIR

Nous avons le regret d'annoncer à tous nos amis de l'Amicale les décès de nos camarades dont les noms suivent :

Robert PIERGA, Mercy-le-Haut 54560, le 19-1-81.  
THIERY Henri, Menaucourt.

## Le coin du sourire L'OPTIMISTE

La diversité des caractères est infinie et je crois que c'est pour cela que l'on arrive à un échange enrichissant.

Il y a des avarés, des prodigues, des calmes, des nerveux, des bons, des méchants, etc. Marcel, lui, était un éternel optimiste, et à tel point qu'il arrivait à exaspérer son entourage.

Prisonnier de guerre dans un petit kdo situé à une cinquantaine de kms de Hambourg, et entouré d'une trentaine de camarades, il était toujours content de son sort. La soupe était mauvaise, il répondait « ça aurait pu être pire ». La nourriture était insuffisante « C'est meilleur pour la ligne ». Le boulot est harassant « ça fait les muscles ». Il se foule un pied : hilare, il est tout heureux de ne pas s'être cassé la jambe ! Pas de courrier « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! » et ainsi de suite tant et si bien que ses copains ne lui demandaient plus son avis, connaissant à l'avance sa réponse.

Un soir, en rentrant chez son bauer, il trouva tout le kdo en émoi, la consternation se lisait sur tous les visages.

- Que se passe-t-il, c'est la quille ?
- Arrêtes de déconner, c'est autrement grave. Il s'agit de Lucien et de Jeanjean.
- Ils sont arrivés en France ?
- Tu ne cesseras donc jamais ! Ils se sont évadés que depuis huit jours et tu voudrais qu'ils soient déjà chez eux ?
- Pourquoi pas, s'ils ont pris le train !
- C'est ça, le train, avec des billets de première classe, et un laissez-passer pour Paris, pauvre crétin !
- Bon, que leur est-il arrivé ?
- En passant par Hambourg, juste à ce moment là, l'alerte a sonné et un S.A. les a obligé à se mettre à l'abri.
- C'aurait pu être plus grave.
- Attends, une fois à la cave, trouvant leur allure suspecte il leur demanda leurs papiers.
- Ils en avaient des faux !
- Oui, mais d'après lui, ils étaient incomplets.
- Et alors ?
- Et bien, se sentant en danger d'être repris, ils profitèrent d'un moment d'inattention du S.A. pour remonter à la surface qui était bombardée comme jamais.
- C'est parfait...
- Mais fermes-là pendant une minute et laisse moi finir. Ils se planquèrent sous un camion, mais malheureusement pour eux une bombe soufflante éclata à proximité et Lucien fut atteint et grièvement blessé. Il est entre la vie et la mort.
- C'aurait pu être plus grave !
- Quant à Jeanjean, il fut tué par des éclats quelques centaines de mètres plus loin.
- Marcel pâlit et tout frissonnant dit : « ça aurait pu être plus terrible... ».
- Comment ça pourrait être plus terrible ! Tu trouves que la mort de Jeanjean, suivie probablement par celle de Lucien ne suffit pas ?
- Ben... oui... il me semble que ça aurait pu être pire.
- T'es dingue ! T'es malade ! Va te faire soigner, mais avant expliques moi comment cela pourrait être pire ?
- Ben voilà, c'aurait pu être pire si je ne m'étais pas foulé le pied.
- Je ne vois pas le rapport.
- Et bien c'aurait pu être pire, car si je ne m'étais foulé le pied, c'est moi qui m'évadais avec Lucien !

Robert VERBA.

## GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

**Richou-Rousseau**

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT  
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

# La course à la liberté

C'est la course à la liberté. Je suis le premier en tête, j'ai des chances de m'en sortir. Les bois sont en vue... Ceux qui les atteindront seront sauvés... Je ralentis et crie : « Dépêchez-vous, on les aura ! » Je me retourne, cherche du regard les Allemands, plus personne ! Haltetant, je me laisse tomber à terre et commence à comprendre. Nous avons tous eu une allucination collective... Nous avons pris pour des « Chleuhs » nos camarades partis avant nous. Pas un de nous n'a le moindre aliment. Ce n'est pas une évasion préparée comme il aurait été prudent qu'elle le fut, mais seulement improvisée en quelques heures. Un gars de notre équipe a perdu un soulier en courant. Croyant voir des ombres ennemies il l'a lâché au moment de le mettre, ce qui fait que tous les quatre (le Barbu contusionné restant sur place) nous revenons sur nos pas à la recherche du godfrot... Et cela à deux heures du matin, alors que la visibilité n'est bonne que quand la lune apparaît...

Une chance, nous le trouvons... Dans les circonstances les plus dramatiques ou les plus scabreuses, la plaisanterie ne perd jamais ses droits... Le camarade est traité du mot qu'il mérite...

Vite, éloignons-nous de kommando qui possède des chiens dressés ! Nous avançons à la boussole, nous arrêtant de temps en temps, quelques secondes, pour rectifier. Les bois sont plats et clairsemés, la cime des arbres peu élevée : nous progressons facilement.

Après le bois, nous marchons dans de grandes étendues plates où nous trouvons de l'eau. Le Barbu est pâle et fatigué. Nous lui donnons le bras à tour de rôle. Il ne se plaint pas et se contente de nous dire : « Ce n'est rien ».

Un des camarades fume ; je ne peux m'empêcher de lui faire remarquer son imprudence : un hasard malheureux et... conséquences... C'est pour lui un sacrifice d'éteindre son mégot... Mais ce point rouge... Il se décide enfin à jeter sa cigarette...

\*\*

Donauschingen ; nous sommes sur une route qui descend... Du bruit ! Chacun s'égaille sur les côtés de la route, puis, à nouveau, le silence. Je me remets en marche ; mais où sont-ils passés ? J'attends et ne vois personne ; je siffle doucement, puis plus fort, toujours rien !

Je reviens sur mes pas, j'appelle, je crie : « Où êtes-vous ? » Inutile d'insister, ils sont partis... Je suis en colère de leur abandon. Ce qui est très ennuyeux pour moi, c'est que j'avais donné pour un moment ma place de chef de file et ma boussole. Il me reste ma carte... Faut-il traverser la ville par la route ? Non, je change d'idée, je prendrai à gauche sur le plateau, en dehors des habitations...

Une maison apparaît qui grandit démesurément... J'oblique à gauche, une deuxième, exactement la même : ce sont des casernes. J'oblique toujours, et trois, quatre, cinq, six, sept et encore... cela n'en finit plus... je décide de passer outre. J'attends pour cela un nuage, et me voilà au milieu... Je cours et les dépasse. Une route, puis des maisonnettes avec jardins. Des chiens aboient derrière moi, venant des casernes, et d'autres leur répondent de tous côtés : aboiements hargneux, précipités, vindicatifs...

J'enjambe une clôture, franchis un mur, d'autres maisons, d'autres jardins et, de nouveau, des aboiements... Je grimpe encore un mur et saute dans un nouveau jardin... Une apparition : les bras écartés. Je fais un bond et me retrouve de l'autre côté devant une mare... Je suis arrêté et, comme les aboiements continuent, je vois des lumières, des maisons s'éclairent... Tant pis. Hop ! je saute à pieds joints, de l'eau jusqu'aux genoux.

Quelle désagréable fraîcheur, ainsi, en pleine nuit, et quel bruit je fais ! Je me dégage de cette eau glacée, enjambe une dernière barrière, traverse une route et me perds dans les bois, ne cherchant qu'à augmenter la distance entre Donauschingen et moi... J'ai tant besoin de me reposer quelques minutes ! Bien à l'abri sous un sapin, je m'endors...

L'humidité de mes vêtements mouillés et du sol me réveille. Je suis tout ankylosé et repars un peu au jugé... Là-bas, tout là-bas, se dessinent des arbres. Je fais quelques mètres et m'approche : rien ! Le froid, la fatigue, la faim me donnent ces visions, et puis le sommeil... Je m'arrête et m'endors, mais à nouveau l'humidité et le froid me remettent debout...

Je rencontre des observatoires pour chasseurs... Juchée contre un grand arbre : une échelle rudimentaire, une plate-forme comme une vigie de navire, l'envie me prend d'y monter... Tel un marin, je grimpe, et j'ai l'impression là d'une sécurité donnée par la hauteur.

ODIN Raymond, Selles 70210 Vauvillers, le 14-10-81.  
LOUBET René, 81650 Noailhac, le 14-10-80.  
CHAUVEY Maurice, de Sonzay, le 20-9-81.  
COPERY Robert, 9, rue de la Prairie, 51210 Montmirail.  
DE SAINT-JEAN René, le 31-10-81 à St-Amand (Nord).  
MANCEAU Ferdinand, le 25-10-81, 9, rue du 8-Mai, 53800 Renazé.

A toutes ces familles dans la peine le Comité Directeur présente ses sincères condoléances.

### CARNET ROSE

Notre ami Raoul CARTIGNY, 29, rue Carnot, 59590 Raimes, nous prie d'inscrire à l'actif des « Petits V B » son petit-fils Rémy, né le 1<sup>er</sup> mai dernier au foyer de son second fils, ce qui porte à 8 les petits et petites V B, issus en justes noces de l'ex-Kriesgefäng 15793. Toutes nos félicitations aux heureux parents et grands-parents et longue vie et prospérité aux nouveaux petits V B.

Le petit jour se lève, un ciel pur, un soleil sans chaleur. Immobile, j'explore du regard le terrain qui descend.

En bas, une carrière, des baraques, plus loin une route et une voie ferrée. Où suis-je ? Ma carte n'est pas assez détaillée. La direction « Plein Sud » devait nous conduire à la poche de Schaffhouse... Je me retourne, sentant une présence. Un homme, immobile, se tient derrière moi, me regardant, ou plutôt, me dévisageant. Je le regarde aussi... En civil, je suis donc allemand, il suffit d'y croire un moment pour s'en donner l'assurance. Je soutiens son regard et silencieusement, je repars...

Sitôt caché par un bosquet, j'accélère le pas et pénètre profondément dans des taillis. Le soleil est devenu tiède. J'entends un bruit de moteur, puis plusieurs et encore d'autres bruits ; j'identifie : concasseuse, malaxeuse, pic électrique, une carrière est en marche... Le soleil à ma gauche, je suis bien « Plein Sud ».

De mon poste d'observation, je vois des travailleurs, ouvriers, paysans... La route est déserte : je la traverse : mauvaise position entre cette dernière et la voie... Doucement je grimpe le talus : personne... Je dégingole dans le sens opposé, traverse un pré et me perds dans un boqueteau.

De l'eau claire, limpide, chantante. Qu'il fait bon étancher sa soif... Reprenant ma marche, je débouche sur une rivière peu profonde. Pas de pont ni à droite, ni à gauche, et, de l'autre côté, des paysans qui labourent...

Je remonte la rivière et, en face, j'aperçois toujours des hommes... Dans ces conditions, je ne peux la traverser... La frontière ne doit pas être loin, mais il est préférable de rentrer à nouveau dans les bois ; j'attendrai le soir, et au besoin, la nuit.

« Que faites-vous là ? » (en allemand). Je sursaute. Appuyé contre un arbre, je réfléchissais... C'est un officier des douanes, je reconnais le costume. Il est armé d'un fusil ressemblant à un mousqueton. Si c'est un officier des douanes, la frontière n'est pas loin, beaucoup plus près sans doute que je ne pensais... Que répondre, si ce n'est en petit nègre. « Pas comprendre moi... Italienisch ». L'officier me fait signe d'approcher ; seulement, entre lui et moi, il y a un ruisseau peu profond, mais large de plusieurs mètres... Les bords sont vaseux, ce qui empêche de prendre de l'élan pour le sauter. « Que faites-vous ici ? » — Je travaille les pommes de terre. — Avec qui ? Le premier nom qui me vient à l'esprit est Muller... Puis d'autres questions que je devine, mais auxquelles il m'est difficile de répondre... Sachant que je suis italien, il a remis son fusil en bandoulière et me fait signe de longer le ruisseau fangeux, lequel s'élargit de plus en plus, si bien que nous nous perdons de vue, l'un de l'autre... Je l'entends de loin me demander où je suis, et moi de crier : « Ici »... Maintenant que je l'ai semé, sauvons-nous en prenant la direction opposée... Je n'ai pas fait cent mètres que j'aperçois une sentinelle aux aguets qui, heureusement, ne m'a ni vu ni entendu... Je bifurque pour tomber sur une troisième... Cette fois, j'ai compris : ce n'est pas le hasard... J'ai certainement été repéré, mais quand ?

Et si je revenais sur mes pas, ce serait une feinte... Je retrouve le ruisseau, la vase où mes pas sont encore marqués, et une autre sentinelle qui cherche et marche à ma rencontre, et puis derrière, plusieurs autres... Je suis cerné ! Si je connaissais la direction de la frontière, je pourrais peut-être tenter quelque chose, mais je n'en ai aucune idée.

Je suis tiré de mes réflexions par un coup de sifflet... J'entends les pas des soldats allemands et les branches cassées. Tel un Sioux, je me baisse, cherchant à éviter qu'on ne me voie... Si encore c'étaient de grands arbres, je pourrais grimper sur l'un d'eux, mais le plus haut n'a que quelques mètres... D'un autre côté, pas d'imprudence, un coup de fusil est si vite tiré...

Par moments, j'en distingue un. Combien sont-ils ? Et comment se fait-il qu'ils ne m'aient pas encore vu ? Je prends des précautions infinies pour ne faire aucun bruit, vu les branches sèches qui jonchent le sol...

Je me suis assis au pied d'un arbre et je grignote un morceau de sucre... C'est quand même une belle journée, une belle fin de saison ; la nature m'environne. Les allemands aussi, malheureusement... La liberté ne veut pas de moi, c'est la fin d'une évasion !

Voici l'officier à la carabine ; il est tout étonné de me voir assis. Je lui souris aimablement ; son visage est fin, ses bottes sont splendides. C'était peut-être une des raisons qui l'empêchaient de s'approcher trop près du ruisseau. « Auf stehen ! » Il y a longtemps que je n'avais pas entendu ces mots... et l'officier ajoute (je crois) : « Suivez-moi » après un double coup de sifflet... Je suis entouré de toutes parts, à la sortie du bois, par une

(Suite page 8)



## LA COURSE A LA LIBERTE

(suite)

escouade presque complète. Personne ne me dit rien, car je suis encore Italien...

Nous longeons de nouveau la rivière. En face, toujours des paysans dans leurs champs... Après un pont, avec un poste de garde, nous bifurquons et, sur la route je vois un écriteau « Wolfach » 20 kilomètres... J'ai un choc ! Le poste est là, deuxième choc ! C'est le poste frontière, la Suisse ! Mais alors, cette rivière ?... C'est la Wutach ! La Wutach qui fait frontière et je suis resté des heures devant, avec 50 centimètres d'eau et, en face, ce ne sont pas des Allemands, mais des Suisses ! J'en veux à tous, à l'équipe, au Barbu, à moi surtout !

Par les vitres, je vois les Suisses avec leurs grandes capes. On me questionne et, évidemment, cela ne prend pas. Pas de papiers, rien ! « Montrez vos plaques ? Quel est votre stalag ? » La partie est perdue ! « Alors, Stalag VB Villingen. — Kommando de départ ? — Schwenningen. Matricule « 7780 ». — Où sont vos camarades ? — Quels camarades ? » C'est vrai, ils doivent le savoir, à un poste frontière... Le téléphone a dû marcher... « Je ne sais pas, en Suisse, sans doute ». Il secoue la tête et me répond « Non ». Ça, c'est à voir... Une chose est certaine : pourquoi apprendre l'allemand ? Tous parlent français. « Avez-vous faim ? » — Non, mais j'ai très soif... » J'ai dit cela, car je sens le café. Effectivement, un soldat disparaît et revient avec un bol fumant. Pas très sucré leur café, mais bon... Il doit être de contrebande...

On me fouille : rien, pas même ma plaque que j'ai laissée au kommando.

La prison du poste n'est pas loin : j'ai trois compagnons : un civil allemand vagabond et deux français évadés. La présentation est vite faite : ils sont du Stalag VC...

Sur le bat-flanc collectif, je ne suis nullement démoralisé. Aucune comparaison avec les quelques minutes de la dernière fois. Dans la nuit, un léger clapotis : c'est la Wutach, un chant s'enfle puis s'estompe pour recommencer : c'est le vent. A travers les barreaux un croissant d'un blanc cru, c'est la lune... Je m'endors et je rêve... que je suis libre !

« Auf stehen ! » Déjà ! Deux gardiens sont là : retour au corps de garde, café, tartine, petit repas léger, pris sur leurs rations collectives... Direction la gare.

Salut ! Salut ! Triste et joyeux en même temps, je revois mes quatre compagnons d'infortune... Mais dans quel état est l'un d'eux !

Sur une civière, la tête bandée, la main également... Une infirmière est à ses côtés. « Langsam » (doucement). Nous nous y mettons à quatre, pour faire passer la civière par la portière et la déposons sur une banquette. L'infirmière prend le pouls ; vite une piqûre (de solu-camphe probablement)... C'est la deuxième paraît-il.

Sous l'effet de la drogue, son visage reprend un semblant de vie, ses yeux s'ouvrent et me regardent fixement. Malgré sa douleur, un sourire s'ébauche...

« Que vous est-il donc arrivé ? » C'est lui, le pauvre garçon, qui avait la boussole et qui était en tête. Après m'avoir perdu à l'entrée de Donaueschingen, ils avaient traversé la ville sans encombre, puis continué par la route. Ils l'avaient abandonnée, peu après, pour bifurquer légèrement sur la droite. On ne voyait rien, quand les nuages cachaient la lune ; il marchaient en file indienne... Un cri, puis plus rien... Le premier venait de tomber dans une carrière, un arbuste l'avait retenu douze mètres plus bas, mais derrière lui une énorme roche s'était détachée et avait roulé en rebondissant. Au passage il avait été atteint : un trou à la tête, le bassin fracturé, les mains abîmées...

Les autres étaient restés longtemps à scruter le fond de la carrière... Le croyant mort, ils allaient repartir, lorsqu'ils entendirent un gémissement... Ils avaient, alors, décidé d'abandonner l'aventure et d'aller chercher du secours. Deux étaient partis, l'autre restant auprès du blessé.

Les deux camarades, qui étaient allés chercher du secours au village le plus proche, avaient appelé pour qu'on leur ouvre. Ils avaient tapé, tiré sonnettes, frappé aux portes assez longtemps. Enfin, quelqu'un avait ouvert et parlé en allemand.

L'homme avait montré la direction du sud et refermé sa porte aussitôt... Un peu plus loin dans une autre ferme, l'homme et la femme, en chemise, avaient aussi montré du doigt la direction du Sud. Enfin après bien des palabres, on les avait fait entrer ; la femme avait allumé du feu, fait du café et tous les quatre s'étaient attablés. Le fermier et sa femme répétaient toujours les mêmes mots : « La Suisse est là-bas ».

Le troisième camarade, qui s'impatientait de ne pas les voir revenir, partit à leur recherche. Ayant aperçu de la lumière et frappé à son tour, les gens l'avaient fait entrer. Voyant ses deux compagnons autour de la table, devant un bol de café, il n'avait pu s'empêcher de les enguirlander copieusement.

Les deux fermiers, à la vue de ce troisième soldat français, apportèrent un autre bol de café, croyant, le voyant en colère, qu'il en voulait aussi sa part. Puis, ils allèrent chercher du pain et du pâté, supposant que ces pauvres prisonniers étaient mourants de faim.

Enfin, ayant compris, grâce aux mimiques, ils s'habillèrent et tous les cinq avec des échelles, cordes et lampes-tempête, partirent sur les lieux de l'accident... Ils parvinrent à descendre jusqu'au blessé, mais pour le remonter, il ne pouvait en être question.

Il avait fallu revenir au village, pour chercher du renfort et un nouveau matériel, téléphoner et alerter les services officiels. La montée s'avéra difficile : aussi ce n'est que le matin à 8 heures qu'on put enfin y parvenir.

Le blessé a été transporté au Waldhotel. C'est aux mines de Blumberg, à la carrière, que l'accident est arrivé.

Marc POTALIER.  
« Plein Sud ».

## " Voyageurs traqués "

Notre ami Marcel Vanden Borne, rue Markelbach, 85, Bruxelles, membre de l'Amicale Belge des Stalags V, éditeur du livre « Voyageurs traqués » de John Kervyn de Meerendré, nous adresse, avec l'autorisation de l'auteur, un chapitre de cet ouvrage concernant le passage de l'auteur au Camp de Villingen du Stalag VB.

Ce chapitre a pour titre : Les égouts de Villingen.

Nous remercions notre ami Vanden Borne, fidèle habitué de nos manifestations et qui participe chaque année à notre Assemblée Générale, de l'envoi de ce précieux document. Il est dommage que le tirage de « Voyageurs traqués » soit épuisé, car il aurait enrichi la bibliothèque de nombreux P. G. français.

A son envoi, notre ami Marcel a joint le curriculum vitae de l'auteur : « Né en 1918, le Sous-Lieutenant John Kervyn de Meerendré est issu de l'Ecole Royale Militaire dont il sort en 1939. Il commande un peloton du 2<sup>e</sup> Régiment de Grenadiers dans le secteur d'Eben-Emael, lorsque la guerre éclate. Blessé sur le canal Albert, il est fait prisonnier en France en juin 1940. Sa conduite en captivité lui vaut la citation suivante :

« Prisonnier de guerre, recordman des évasions, a réalisé cinq sorties de son camp au cours de nombreuses tentatives ».

« Il reprend du service après la guerre, et occupe des fonctions variées tant dans les corps de troupe blindés que dans les Etats-Majors ».

« Après avoir commandé l'Ecole des Troupes Blindées, il devient Inspecteur de ces troupes et quitte l'Armée en 1972 ».

Après la présentation de l'auteur, voici maintenant le chapitre « Les égouts de Villingen » du livre « Voyageurs traqués », avec nos remerciements à l'auteur, M. John Kervyn de Meerendré.

H. PERRON.

## LES ÉGOUTS DE VILLINGEN

Le camp de Villingen se divise en deux parties nettement distinctes : une caserne et un stalag.

La caserne ne constitue qu'un immense cachot, car elle abrite en permanence environ deux mille officiers et sous-officiers évadés repris. Prison la plus méridionale d'Allemagne, à proximité d'un pays neutre, rêve de tant de captifs, c'est une sorte d'entrepôt où sont classés, étiquetés, presque emballés les prisonniers de toutes nationalités repris dans la région... Ces malheureux, « gaulés » dans des circonstances parfois dramatiques, ont tout le temps de méditer dans leurs cachots en attendant que leur camp d'origine les fasse rechercher.

Le jour de notre arrivée, cette caserne est pleine comme un œuf ; plus un cachot n'est disponible.

Comme il faut bien nous donner un gîte, nous sommes versés dans le stalag où nous rejoignons, dans une baraque particulière, trois officiers français évadés de l'Oflag IVD et repris à Gottmadingen, sur la frontière.

Ce stalag est un complexe de baraques, entouré de barbelés ; trop-plein des divers kommandos, il est habité en majeure partie par des soldats français, tous évadés ou candidats à l'évasion. Tous ces hommes ne vivent que d'un espoir : rejoindre le kommando, d'où l'évasion n'est qu'un jeu.

Si le barbelé qui entoure ce camp est pour ces soldats un purgatoire, pour Pierre et moi, c'est un paradis. Il y a une différence marquante entre les barbelés d'un camp et les barreaux d'un cachot. Nous sentons confusément que le destin nous octroie une sorte de délai de grâce dont nous devons profiter.

Pour la dixième fois, Pierre énumère ses arguments :

— Vu sa proximité, nous pouvons facilement atteindre la frontière en trois jours. Nous avons ici tous les renseignements sur la garde de cette boucle de Schafhouse que nous avons choisie comme point de passage. Plus besoin de documents de voyage ni d'argent, puisque nous voyageons à pied.

« De plus, si nous nous laissons faire comme des moutons, nous ne ferons qu'escale à Prenzlau. Tous nos prédécesseurs repris ont été dirigés dans les huit jours sur Colditz, cette forteresse de Saxe d'où l'on ne s'évade pas ».

— Tu prêches un convaincu, mon cher, mais il faut faire vite car ni toi ni moi ne savons si Prenzlau n'enverra pas, dès demain, ses sbires pour nous ramener...

— Nous ne sommes pas maîtres de cette question, en effet. Tu sais cependant le temps qu'il faut pour régler les questions administratives. Je suis certain que la paperasserie règne à la Wehrmacht comme dans les autres armées. Nous sommes ici des numéros, rien de plus. Notre séjour pourrait se prolonger. D'ailleurs je t'avoue préférer rester à Villingen tout l'hiver ; cela nous donnerait l'occasion de nous préparer convenablement.

— N'y comptons pas ; trouvons un moyen de quitter le camp...

— Cela n'a pas l'air très simple. A quoi pouvons-nous nous confier ? Dans un milieu totalement étranger, nous sommes à la merci du premier « mouton » venu. Il y en a dans tous les camps.

Les trois officiers français, les Lieutenants Mermoud, Laland et Lespallier sont dans la même disposition d'esprit. Depuis quelques jours dans cette baraque, ils ont déjà pu nouer quelques contacts et possèdent des vivres. Le moyen de sortir leur fait, hélas ! toujours défaut. La garde est sur les dents depuis qu'il y a six semaines, les prisonniers, pour permettre une évvasion massive, ont mis le feu à la baraque-cuisine. Tandis que les Allemands s'affairaient à éteindre le brasier, l'assaut était donné au barbelé à une cinquantaine de mètres de là et vingt hommes se répandaient dans la nature. Douze ne devaient jamais être rejoints.

— Procédons par ordre, dit Laland ; répartissons-nous le travail. Que nous faut-il ?

« Un moyen de quitter le camp ; chacun de nous doit s'efforcer de trouver quelque chose dans le plus bref délai.

« Une carte de la zone frontière : Kervyn s'en chargea.

« Une boussole : je m'en occuperai.

« Des vivres : que Lemerrier, Mermoud et Lespallier tâchent de s'en procurer.

« En chasse et bonne chance à tous ».

Après deux jours, nous avons rassemblé les accessoires. Le compte des vivres révèle : deux boîtes de viande, trois boîtes de sardines, quelques biscuits ; ce n'est pas énorme, mais cela doit suffire.

La boussole fabriquée par mon camarade français fait mon émerveillement ; comme le procédé n'en a pas été breveté, j'en livre la recette à la méditation des futurs évadés :

Prendre un lame de rasoir, la détremper en la portant plusieurs fois au rouge à feu vif. La découper en forme d'aiguille. Puis retremper l'aiguille ainsi faite et la passant alternativement au rouge et à l'eau glacée, répéter l'opération plusieurs fois. Pour obtenir une alimentation suffisante, s'armer de patience en frottant énergiquement une des extrémités sur une couverture. Le boîtier est constitué d'un couvercle de boîte à cirage, le pivot, d'une punaise.

Je suis confondu d'admiration...

Je montre à mes coéquipiers les croquis de la frontière que j'ai pu calquer sur la carte Michelin détachée par l'homme de confiance.

— C'est parfait, dit Mermoud, nous avons l'essentiel. Mais à quoi servent tous ces préparatifs si nous ne sortons pas de cet enclos ?

— D'autant plus que la neige s'est mise à tomber ajoute l'un de nous ; il a gelé —5° la nuit dernière. Il va faire gai dehors...

Nous passons deux jours encore à errer le long de la clôture : rien, toujours rien.

Sur le point de désespérer, la chance nous sourit enfin sous la forme d'un soldat qui se présente chez nous le dimanche 26 octobre : il raconte qu'il a entendu parler d'égouts de 60 cm. de diamètre, permettant donc le passage d'un homme, et passant sous le camp à proximité de la cuisine. Là se trouve une trappe de bois donnant accès aux puits d'entrée. Pas d'autres détails.

Nous discutons à perte de vue, les questions fusent de toutes parts :

« Où conduit le boyau ? Y a-t-il moyen de revenir sur nos pas si un siphon s'oppose au passage ? Comment voir clair ? L'eau ne risque-t-elle pas de monter brusquement en cas de dégel rapide ? Combien de temps faudra-t-il tremper dans l'eau ? Quelles eaux charrie le conduit ? Ne serons-nous pas asphyxiés ? »

Je propose une reconnaissance préalable ; cette suggestion est rejetée à l'unanimité.

Nous n'avons pas le temps de tergiverser ; il n'y a pas de réponse aux questions posées. Aux voix :

« Qui veut partir ? Le départ est fixé à demain soir ».

Est-ce par amour-propre que je donne acquiescement à ce coup de folie ? Probablement ; ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on avoue sa peur. Chacun de nous agit de même, vraisemblablement pour le même motif...

Suite dans notre prochain numéro.

## BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 484148 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1982

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 78110 Chef-Boutonne